

*LA NOUVELLE*  
**RELÈVE**

Directeurs : Robert Charbonneau et Claude Hurtubise

**A. H. REINHOLD**  
Perspectives partielles



**ROBERT CHARBONNEAU**  
Fontile (roman)



**JEAN WAHL**  
La poésie  
comme exercice spirituel



Octobre

Volume III, No 7

**MONTREAL**  
1944

# LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau  
Claude Hurtubise

## Sommaire

H. A. REINHOLD . . . . .	Perspectives partielles	385
ROBERT CHARBONNEAU . . .	Fontile (roman)	391
JEAN WAHL . . . . .	La poésie comme exercice spirituel	410
RUBY CORDY . . . . .	Le Grand Meaulnes	413
WALDEMAR GURIAN . . . . .	La politique étrangère de la Russie Soviétique (II)	419
ROBERT CHARBONNEAU . .	Farnham	425

## CHRONIQUES

### La musique

HENRI ROVENNAZ : Le problème du drame musical : Don Juan et Pelléas

### Jeune Poésie

LOUIS GADBOIS : Dans les ruines

### Les livres

MARCEL-RAYMOND : Les péchés de Villon, de Verlaine et de Carco  
BERTHELOT BRUNET : Les maîtres militaires du Japon par Hillis Lory

---

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$2.00; étranger, \$2.25. Payable par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais. 60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 3924.

---

Octobre 1944, Vol. III — Numéro 7

Le numéro : 25 cents

# LA NOUVELLE RELEVÉ

Octobre 1944

Vol. III — Numéro 7

## PERSPECTIVES PARTIELLES

On a observé qu'en avançant dans la vie, l'homme est de plus en plus enclin à tout rapporter à sa personne. Il y a sûrement dans le monde un psychologue qui a analysé ce phénomène. Il appert que l'homme est le plus objectif et le plus détaché vers la fin de son adolescence. C'est à cette époque que le vaste monde comme entité nous impressionne le plus par sa beauté, sa détresse politique et morale, ses défis économiques, ses idéals et ses utopies. C'est à cette époque que le jeune garçon décide d'entreprendre la transformation du monde comme prêtre, comme homme d'État ou comme médecin. A cet âge, nous sommes tous des réformateurs et nous pensons peu à notre moi et au monde étroit qui nous entoure, à moins que nous ne soyons désespérément enfermé dans ce moi et dans les désirs matériels.

Ensuite, quand nous atteignons la réalité, notre point de vue commence à changer, et, à mesure que notre travail et la vie, les succès ou les échecs surviennent, nous commençons à penser à nous-mêmes, particulièrement si nous sommes mariés et si la tâche nous incombe de pourvoir à la vie de nos dépendants. Nous savons tous comment les petits problèmes de chaque jour grossissent et s'accumulent pendant que les grands problèmes réels disparaissent derrière les côtes ou même les buttes de sable que nous faisons surgir.

Ce qui est vrai de l'individu est vrai aussi de la collectivité. Les petits problèmes qui nous touchent prennent à notre regard des aspects de montagnes et les grandes réalités éloignées sont rapetissées à la proportion de taupinières. Serait-il exagéré de dire que cette vérité ne perd rien de sa force en ce qui a trait à notre vision des choses religieuses ? Les choses qui nous touchent personnellement, qui sont partie de notre vie quotidienne sont les grandes choses, alors que la gigantesque structure de notre monde spirituel disparaît derrière l'horizon de nos réalités personnelles et collectives. Nous devons nous dépasser pour les voir. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous faisons des retraites fermées et notre retraite annuelle durant

le carême, alors que l'Eglise nous conduit avec Moïse sur la montagne d'où nous découvrons les aspects de la terre promise (Leçon de la Messe, mercredi des cendres).

Ceci étant, il est certain que notre vision du paysage surnaturel a été déformée, qu'elle est hors foyer, et a perdu sa perspective véritable dont le départ est dans le Christ, le Christ entier, non pas un aspect de sa Personne, fut-ce le plus dramatique. Certains âges ont détaché un aspect du Christ et en ont fait le point de mire de leur vision. La fin du Moyen Age voyait le monde du point de vue de la Croix du Golgotha.

A une autre époque, on vit dans le Christ un juge tout-puissant et courroucé descendant du Ciel pour punir et récompenser. A une autre époque encore, les chrétiens se réunirent autour de la Crèche et virent le salut du monde dans cette perspective partielle. L'âge héroïque de l'Eglise fit écho au triomphe du Christ dans sa résurrection et dans l'espoir consécutif de sa parousie ou seconde venue. Aujourd'hui, nous dépassons un âge qui a vu le Christ presque uniquement dans sa présence prochaine du tabernacle, dans l'atmosphère désappointée et plaintive de la dévotion au Sacré-Cœur de l'ère post-baroque. Il est vrai que nous ne trouvons jamais sous une forme pure ou exclusive aucune de ces perspectives partielles. Il y a toujours un élément des autres perspectives, un reste des périodes précédentes ou l'embryon d'une forme de l'avenir. On ne peut pas dire : Le 31 mai 910 naît la tendance bernardienne; ici finit le culte du Dieu Créateur, ou « Durant la vie de saint François, les chrétiens ont passé de la dévotion du Golgotha à celle de Bethléem. » Il a fallu un siècle pour passer de la mentalité héroïque de saint Ignace de Loyola à la féminité plaintive du style de sainte Marguerite-Marie. »

Toutefois il serait absurde de nier le changement de perspective, ou de nier le changement de point de vue des tendances qui réduisent la grandeur du Christ à des perspectives réduites et à des aspects partiels. Un seul regard sur notre statuaire et son arrangement dans nos églises, sur nos livres de prières, nos hymnes, nos dévotions populaires, le sujet des sermons, et même sur les styles d'art ecclésiastiques fera justice de l'idée que notre manière de concevoir la religion en 1944 est identique à la manière de concevoir du temps de saint Polycarpe, de saint Augustin, de saint François et même de sainte Thérèse.

Ce qui est constant, c'est que l'évolution continue alors que la vérité demeure. Cela fait songer à un kaléidoscope dont la matière et les couleurs sont toujours les mêmes alors que les modèles et les compositions changent constamment.

Ce fait comporte pour nous un avertissement. Nous devrions admettre humblement la relativité de notre perspective partielle, et même déformée, de la riche personnalité du Christ. Chaque âge a tendance à croire à un point de vue absolu, meilleur que celui des âges qui ont précédé. Un grand nombre d'entre nous, voyons dans un siècle ou une période du moyen âge la plus grande époque de toutes et nous louons ce qui est fini et dépassé tout en continuant de penser que l'Eglise n'a jamais été meilleure que de nos jours.

Il est futile de comparer un âge à l'autre et d'essayer de dire lequel est le meilleur. Nous ne sommes pas en mesure de porter un jugement parce que nous manquons de la perspective nécessaire et nous devrions laisser ce jugement au Juge des siècles lui-même. Toutefois, nous pouvons être certains d'une chose, c'est que toutes les périodes se sont closes naturellement, ayant épuisé leur substance, après avoir mis en vedette un aspect particulier du dogme et avoir donné naissance à une autre période, très souvent en opposition avec elles.

Alors que les historiens et certains catholiques ont canonisé un siècle et rejeté les autres ; alors que des croisés ont tenté de fixer l'évolution du monde dans un cadre considéré par eux comme le zénith de la culture, de la foi et de la politique, un nouvel élan de jeunesse a fait éclater ces cadres, laissant debout pour l'étonnement de la postérité leurs restes désuets.

Toute vue partielle comporte une déformation de l'objet pris dans sa totalité. Chaque période a besoin d'un correctif, c'est la foi totale. Même une tradition vivante ne reste pas simultanément dans sa pureté et dans sa plénitude. Beaucoup d'éléments sont tombés, d'autres sont submergés. De nouveaux apports venus de sources tributaires s'y sont ajoutés. De même, d'autres, restés en plan pendant un temps, réapparaissent à l'occasion d'une nouvelle vague.

Qu'on me permette d'étudier l'application de cette théorie à l'aménagement et à la décoration de nos églises. Que révèle au regard une église moyenne ? Jusqu'à quel point confirme-t-elle notre suggestion d'une perspective partielle et déformée. Où se trouve le remède ? Je choisis cet exemple, parce qu'il est le plus frappant et le plus révélateur sur notre période. Vous avez dans vos églises les objets qui, selon vous, parlent le plus aux fidèles, et ils sont disposés de manière à obtenir l'effet le plus impressionnant.

Dans tous les cas, nous présumons chez les intéressés le but sincère de servir Dieu et l'homme dans sa montée vers Dieu ainsi que la conviction que cette façon est la meilleure sinon la seule, en 1944.

Nous faisons aussi la part de l'inertie humaine et de la tendance

facilement explicable de suivre la ligne de moindre résistance. Les perfectionnistes sont rares dans la vigne du Seigneur. Nous observons ce qui suit : il semble que les noms de nos églises révèlent notre ignorance d'une grande part du trésor catholique. Il y a les répétitions de Notre-Dame et de St-Joseph, plaçant des aspects secondaires au-dessus des essentiels. Alors que de grands saints semblent entièrement oubliés. Ceci ne se découvre pas seulement dans des cités monstres comme New York ou Chicago, où tout le calendrier semble y passer à cause du nombre des églises. Mais dans ma ville natale des vieux pays, qui ne compte que seize paroisses, cinq églises étaient consacrées à Notre-Dame, quatre à Saint-Joseph et deux au Sacré-Cœur. Il n'y avait aucune église dédiée à Notre-Seigneur sous un autre nom; aucune à Saint-Jean ou aux Apôtres, aucune à un martyr ou à un docteur. Et ce qui est plus significatif, aucune de ces églises ne suivait la règle d'honorer le patron de l'Eglise en plaçant sa statue en évidence sur le maître-autel ou près de celui-ci. Il n'y avait pas non plus de dévotion spéciale au nom ou à la personne. Ici nous avons un exemple de la mise en vedette d'un cercle rétréci de valeurs catholiques, d'une vue partielle du tout. Je sais ce qu'on va me répondre. Il y a toujours une réponse, et souvent excellente. « Notre-Dame ne peut jamais être trop honorée », ou « Saint Joseph répond à l'attente de notre siècle de familles bourgeoises. » Non pas que saint Joseph ait été un bourgeois ou qu'il soit le patron de l'esprit bourgeois. A Dieu ne plaise ! Mais on ne peut nier que la conscience collective que nous avons de lui ne soit étoffée de notions bourgeoises. Voyez la dévotion qu'on lui rend ou ses images. Je me rappelle des confidences qu'on m'a faites en Westphalie, en Suisse, dans le Québec, où des personnes pieuses m'avaient que saint Joseph était le seul saint qui les aidât et qu'ayant sa statue devant eux leur donnait l'impression de lui rendre un honneur dû. Alors que j'admire la foi qui déplace les montagnes, je ne puis dire qu'une aussi sublime confiance soit bien dirigée et à sa place. Après tout, il y a d'abord l'Evangile, et on peut aussi s'en rapporter au Notre Père. Les saints ne nous conduisent-ils pas délicatement à Dieu ? Autre observation : nous ne semblons pas accorder tant d'importance à la qualité qu'à la quantité de notre statuaire; nous ne semblons pas choisir les saints selon leur rôle dans l'économie de la rédemption ou leur importance dans l'histoire de l'Eglise; il ne semble pas non plus y avoir de relation entre les saints auxquels nous donnons la prééminence et la classe de fidèles : mineurs, marins, paysans, intellectuels ou fonctionnaires qui fréquentent l'église, à l'exception des endroits où des immigrants ont apporté avec eux quelque dévotion.

Dans le passé, on considérait la statuaire et la peinture comme moyen d'éduquer les fidèles. C'était la Bible des pauvres. Il n'y a aucun doute que des images impressionnent plus fortement l'esprit par l'ordre dans lequel elles sont placées, que les discussions théoriques dans des livres ou des sermons. Il est également vrai que l'ancien ordre de placer Notre-Dame et Saint Jean-Baptiste à la droite et à la gauche de Notre-Seigneur est plus conforme à l'Évangile et à sa signification doctrinale. La Mère du Christ et son Précurseur sont plus près de lui que tous les autres saints dans l'ordre de la Rédemption. Ce que nous savons de saint Jean est infiniment plus riche et plus substantiel que ce que nous savons par exemple de saint Joseph, dont la figure doit être enluminée par l'imagination, la légende et les déductions.

Il faudrait aussi dire un mot de l'échelle des grandeurs. A certaine période, l'art chrétien donnait une signification à la grandeur et aux relations. Ainsi le Christ dans la cathédrale de Monreale, en Sicile, est environ quatre fois plus haut que Notre-Dame, qui, en retour est deux fois plus élevée que les autres saints et occupe la seconde position d'importance dans l'arrangement, immédiatement sous le buste de Dieu-Créateur. Un tel art propage la vérité, la relation convenable et la perspective juste. N'allez pas me dire que c'est une façon simpliste d'exprimer une pensée. Des symboles visibles doivent être véhiculés par des moyens visibles. L'expérience nous prouve que nous ne pouvons nous attendre à ce que le rétablissement de perspective soit fait par les fidèles. Il y a évidemment des moyens plus subtils. Dans le jugement dernier de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine, le centre du tableau ne fait de doute à personne. La terrible attitude du Sauveur nu et entouré d'éclairs, la main levée dans un geste impérieux, sa position ascendante, mouvementée au milieu des formes humaines tremblantes, accablées, tombantes ou montantes, ne laisse aucun doute. Un habile arrangement, un rythme éclatant dans la masse des chairs et des vêtements, des images et des membres attire irrésistiblement les yeux et les esprits sur la figure du Christ. Avec toute la mise en scène du style baroque, dont l'initiateur est Buonarroti, il représente l'idéal de la mise en valeur par des moyens intrinsèques et picturaux. Le Christ est au centre ici. Jusque là la perspective est juste. Mais elle se limite à cela. Le Juge courroucé, saisi à un moment précis, est à sa façon partiel et en dehors de la perspective. Au fond, la sereine, douce et attentive majesté de Monreale, bien que moins dramatique, est plus totale que celle de la Sixtine.

Ces deux exemples, en dépit de leur faiblesse, montrent qu'il existe différentes manières de rétablir la perspective dans nos images et sur

nos autels. Michel-Ange côtoie dangereusement le théâtral. Seul, son immense génie l'a empêché de tomber dans les insupportables effusions si communes chez les peintres de moindre envergure. Il y a une forme flamboyante incompatible avec la dignité religieuse. Ce ne sont pas toutes les inventions modernes, telles que les projecteurs lumineux, le tube de gaz néon ou même les ampoules incandescentes qui donnent l'éclat désiré et désirable. Ce n'est pas non plus de notre art contemporain dans sa super-émotivité ou sa super-suavité que nous devons attendre la mise en évidence de notre image du Sauveur.

Nous ne pouvons espérer que l'accessoire et les aspects secondaires, qui encombrent les notions primordiales dans l'esprit de la majorité des fidèles reprendront leur vraie place et que les véritables perspectives de toutes les valeurs surnaturelles seront restaurées à moins que nous ne commençons par renverser le pire dans nos églises, dans leur architecture et leur ameublement, dans la statuaire. Une vision claire des proportions est nécessaire d'abord, telle que Pie X l'a révélé dans ses plans pour la réforme de la liturgie, et quand il a commencé à rétablir les offices du temps.

Si ses efforts ont été vains à cause de l'inertie et de l'ignorance de ses contemporains, tout comme Benoît XIV fut frustré durant son pontificat, il ne subsiste aucune raison de ne pas le suivre dans la bonne voie. Le Christ est tout et tous doivent aller par lui au Père, par le Golgotha, la Résurrection et la Pentecôte jusqu'à sa seconde venue. Tous les autres aspects sont secondaires, vues partielles, et ne conduisent qu'à une déformation de la perspective réelle du Salut.

H.-A. REINHOLD

## FONTILE

*roman*

Octobre avait commencé son œuvre de désagrégation et les brèves apparitions du soleil éclairaient un paysage qui entraînait lentement dans la grande immobilité. Les feuilles jonchaient la chaussée et les pelouses.

Madame Rouche, engoncée jusqu'au menton dans une ancienne cape écossaise, les jambes étendues sur un tabouret, brodait sur le balcon en dépit de la piqure du vent. Madame Rouche était la propriétaire-concierge de la maison d'appartements où je logeais chez les Camarin. Cette grosse mégère rousse, acariâtre et affairée, avait la folie des réparations. Les ouvriers sévissaient presque toute l'année dans la maison. Sous prétexte d'économies, elle faisait exécuter les travaux de plomberie par un peintre, le plâtrage par son gendre et confiait le reste au plombier. Pour le malheur de ses locataires, il fallait que tout le monde fût au courant de ses affaires. Le matin, elle suivait les ouvriers. Quand nous la trouvions au milieu d'eux, elle nous expliquait inlassablement : « Vais-je ouvrir ma bourse et leur dire : Servez-vous. »

L'après-midi, du début d'avril à la fin d'octobre, elle apportait un travail sur le balcon et surveillait les allées et venues. Je réussissais parfois à échapper à ses doléances en revenant de mes promenades, car elle souffrait d'un commencement de surdité et, son travail aidant, je trompais sa vigilance.

J'allais atteindre le bouton de la porte quand elle m'aperçut. Elle résorba aussitôt l'air maussade que lui donnait tout effort d'attention soutenu et me dit :

— Madame Camarin m'apprend que vous allez nous quitter ?

— En effet, je retourne à Fontile demain.

— Vraiment, fit-elle en déposant son ouvrage. Et madame votre mère est-elle toujours bien portante ?

Je l'assurai que ma belle-mère, dont je ne lui avais jamais parlé et qu'elle ne connaissait pas, se portait bien.

— J'en suis vraiment contente. La santé est une si bonne chose.

Je ne répondis rien à cet aphorisme et, profitant du répit, je laissai retomber derrière moi le battant de la porte.

Madame Camarin, en robe d'intérieur, poursuivait le petit Jean dans le corridor. L'enfant m'aperçut et vint se réfugier près de moi. Il ne voulait pas faire sa sieste. Sa mère était avec lui d'une extraordinaire patience. Elle semblait moins indulgente pour la cadette Louise. Celle-ci, en courant vers moi, heurta son frère et tomba. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Tu veux pleurer, dit Mme Camarin en la relevant, je vais te coucher.

Je tendis les bras à la petite qui, spontanément, quitta les bras de sa mère pour les miens. Elle cacha un instant sa tête bouclée dans mon cou, où je sentis rouler des larmes brûlantes, puis riant de ses deux petites incisives, elle essuya ses larmes de son poing.

J'avais vu Louise faire ses premiers gestes, et partagé avec ses parents ses premiers sourires et ses premières caresses ; j'avais soutenu ses premiers pas.

La robe d'intérieur que madame Camarin portait était nouvelle, je la félicitai. Elle sourit, heureuse que je l'eusse remarquée et releva gracieusement les bras pour faire admirer la finesse de sa taille dont deux maternités n'avaient pas déformé la ligne.

— Voulez-vous ajouter un couvert, ce soir, continuai-je, je me suis permis d'inviter un ami.

— Vous ne changerez pas, dit-elle, je vous avais demandé de me prévenir par téléphone.

Je ne répondis rien et après un moment :

— C'est quelqu'un de Fontile.

— Mais je n'ai rien et ne suis pas habillée !

Je la suivis dans la cuisine, où un riche fumet montait du fourneau. Elle devina aussitôt ma pensée.

— Vous avez toujours de la veine, vous.

Elle revêtit une robe verte, garnit son cou de pierres égyptiennes et son bras gauche d'un bracelet de cuivre serti de jade.

Daniel de Vaux arriva à sept heures. Le dîner achevé, la conversation tomba sur le dernier scandale survenu à Fontile : l'interdiction de madame Berthomieu. Daniel racontait qu'elle retirait depuis quelque temps de fortes sommes en espèces de la banque et les remettait à son fils préféré. Gilberte l'avait appris et elle avait fait interdire sa mère. Daniel tenait tous ces détails de madame de Vaux, qui était dans l'intimité des Berthomieu.

Je connaissais Gilberte. Je fus vraiment peiné d'apprendre le rôle qu'elle avait joué dans cette affaire.

M. Camarin étant forcé de s'absenter, nous ne voulûmes pas, Daniel et moi imposer à la maîtresse du logis une conversation à laquelle elle ne pouvait s'intéresser que par politesse. Nous décidâmes de sortir.

Je n'avais pas beaucoup fréquenté Daniel. Nous avions évolué dans des cercles différents. Il s'intéressait aux sciences, moi, à la littérature. Je lui avais lu mes premiers poèmes qu'il avait jugés amphigouriques.

Daniel voulait que je monte à sa chambre. Mais en évoquant cette pièce exigüe, la fausse cheminée ornée d'un petit cartel aux aiguilles dorées et d'un portrait de femme, le plafonnier poussiéreux qui jetait une lumière jaunâtre sur la courtépointe rouge, les deux chaises et le bureau-bibliothèque aux rayons dégarnis, je prétextai la fatigue. Il revint avec moi dans un restaurant, tenant à m'offrir une consommation.

A peine étions-nous installés qu'un jeune homme blond d'une trentaine d'années, à la peau laiteuse et qui se distinguait des autres blonds par deux aurifications à la mâchoire supérieure, s'approcha de notre table. Il avait un large front plissé et les yeux un peu tristes de quelqu'un qui a honte d'avouer qu'il s'ennuie. Daniel le reconnut :

— Tiens, c'est Mareux !

Je connaissais aussi ce garçon, que nous avions perdu de vue depuis le collège. Il restait debout, sentant notre hostilité mais désireux de se joindre à nous. Voyant que nous avions interrompu notre conversation, il fit mine de s'éloigner. Je le retins :

— Assieds-toi donc.

— Ça ne vous dérange pas ?

Cet aveu qu'il était conscient de s'interposer et le regrettait fit disparaître jusqu'au sentiment de vague déplaisir que cause un nouvel arrivant dans une conversation entre vieux amis. Il portait un complet beige au pli irréprochable, des chaussures jaunes, des bas et une cravate de même couleur. Il sortit à ce moment un peigne de sa poche et cédant à une habitude plus forte que son désir de ne pas nous déplaire, il replaça ses cheveux. Il avait des yeux gris, très mobiles et, entre deux phrases, il écartait les lèvres et les figeait dans un sourire affecté. C'était à la longue un tic agaçant.

Daniel partit le premier.

— Je suis heureux que nous puissions rester quelques minutes, dit Mareux. J'aime bien Daniel, aussi... continua-t-il.

Il me regarda longuement. Il paraissait sur le point de me faire une confidence.

— As-tu revu Antoine ? me demanda-t-il brusquement.

— Je ne l'ai jamais beaucoup vu. Nous nous étions brouillés au collège.

— Je me rappelle un conseil que tu m'avais donné à son sujet : « Antoine n'est pas un ami pour nous », m'avais-tu dit.

Après un silence, durant lequel ses yeux scrutent les miens, il ajoute :

— Nous avons eu des relations un peu bizarres, Antoine et moi. Il ne t'en a jamais parlé ?

— Non.

— Il ne t'a jamais parlé de moi, répéta Mareux, buté sur cette pensée. C'est extraordinaire !

Pendant qu'il parlait, je me rappelais Antoine, sa bouche aplatie de crocodile, ses yeux étrangement fixes qu'il tournait de côté d'une façon saisissante en riant.

— Alors, tu ne savais rien. Ça m'enlève un poids de la poitrine, un poids que je sentais chaque fois que je pensais à toi. Et tout le temps tu ne savais rien... Je puis bien te dire toute la vérité maintenant. Tu te rappelles mon visage pâlot, ma mine mal éveillée, ma naïveté au collège. J'étais toujours dans vos jambes en dépit de toutes les brimades. Antoine seul paraissait s'intéresser à moi. Je l'invitai à la maison un jeudi. Il vint avec des livres et me lut des passages de Montaigne. Je n'aimais pas cela et le lui dis. A cinq heures, je descendis le reconduire. Nous habitions alors la vieille maison où tu es venu quelques fois. L'escalier, tu te souviens, était étroit et mal éclairé. Au dernier palier, Antoine, qui descendait devant moi, s'arrêta brusquement, me prit dans ses bras et me serra très fort. Je me sentis humilié et lui fis une colère. Ses yeux dans la pénombre avaient une fixité fascinante. Il me regarda en silence un moment puis s'enfuit en courant. A sa troisième visite, même manège, puis il cessa de s'occuper de moi. Quand vous discutiez ensemble, Laroudan, Antoine et toi, sous le préau, il se tournait parfois de mon côté avec un sourire indéfinissable. J'en conclus qu'il vous avait tout raconté et me sentis atrocement ridicule.

Pendant qu'il parlait, il sentait que la ligne de pensée qu'il voulait me faire suivre était ténue et que mon esprit pouvait facilement en dévier sans qu'il pût juger en quel sens. S'il avait été à ma place, il eût lui-même pensé ce qu'il croyait que son imprudence me suggérerait et sans se l'expliquer, il en ressentait une vive humiliation.

Ayant exorcisé son fantôme, Mareux parut plus à l'aise. Il commanda une nouvelle consommation.

— Est-il vrai que Lorraine Bériau se marie ? me demanda-t-il en me regardant obliquement.

Il avait peine à contenir la joie mauvaise qui animait son visage devant mon embarras. Il voulait maintenant me ravalier à lui.

— C'est bien Lorraine que tu aimais ? ajouta-t-il.

— Nous étions de bons camarades, répondis-je faussement, rien de plus.

Je ne songeais pas à le tromper. Tout Fontile connaissait mon aventure avec Lorraine Bériau ; on disait même que nous étions fiancés. Il n'y avait pas eu de rupture éclatante. Un jour, Lorraine m'avait écrit de la campagne, où elle s'était retirée chez des parents, qu'elle était fiancée à un cousin. Elle avait semblé m'aimer, mais la littérature nous séparait. Je ne vivais que pour la poésie, ne fréquentais que des poètes. Lorraine ne paraissait tenir aucune place dans ma vie.

Je ne pouvais parler d'elle à Mareux. Il le savait et c'est pourquoi il avait choisi ce sujet pour se montrer cynique. Je ne voulus pas prolonger l'entretien et me levai.

En arrivant, je ne vis pas madame Camarin et entrai directement dans ma chambre. Elle vint peu après frapper à ma porte. Je lui proposai de fumer une cigarette au salon.

— J'allais vous en demander une, dit-elle. Lucien a fumé toutes les miennes.

Elle devina que je souffrais et resta quelques minutes silencieuse. C'était le dernier jour que je devais passer dans cette maison et je regrettais que la rencontre de Mareux m'ait à ce point troublé.

Elle était assise au coin du canapé en face de mon fauteuil, éclairée seulement par une lampe en veilleuse. Nous parlions bas pour ne pas troubler le sommeil des enfants. La conscience tranquille, il nous était arrivé souvent de nous laisser surprendre ainsi par Lucien. L'affection que madame Camarin avait pour moi était toute fraternelle. Elle m'apportait parfois mes cigarettes ou un livre, elle déplaçait une lampe qui me blessait la vue.

Au moment de nous quitter, infiniment douce et simple, elle me tendit la main, geste qu'elle ne faisait que rarement. Avec un sourire où passait toute son affection, elle dit, presque dans un murmure : « Adieu Julien. »

Dans la voiture qui nous ramenait à Fontile, mon père et moi, je bouillonnais d'impatience.

— Vous pouvez bien accélérer un peu, Richard, dis-je au chauffeur.

— Les courbes sont traîtresses par ici, monsieur Julien, mais dès que nous déboucherons dans la plaine nous ne lambinerons pas.

Mon père parlait peu. Il me souriait quand je tournais la tête de son côté, mais il paraissait absorbé dans la contemplation de la campagne.

Des nappes de brume se jouaient devant le soleil au-dessus des marais. Une vache blanche, mouchetée de taches jaunes, appuyait la tête contre une butte de paille. Plus loin, des feux d'herbe désolaient un pré. A la surface de grands trous noirs, des nuages de fumée bleue déroulaient leurs volutes.

J'avais apporté l'*Algèbre des valeurs morales* que je venais de découvrir. En dépit de l'intérêt de ce livre et bien que mon père se fût endormi, je ne l'ouvris pas, attiré par le paysage d'une immobilité unique. Des troupeaux de vaches noires, un cheval sous un arbre, une maison blanche à contrevents verts, des bouquets d'arbres complètement rouges. Le soleil brillait maintenant sur l'herbe remplie de brins séchés et de fanes. Je prêtai toutes ces beautés à la banlieue de Fontile, dont nous étions encore à une grande distance.

Même si l'éloignement ne m'avait appris à l'aimer, Fontile aurait exercé à ce moment sur moi un attrait puissant par le contraste avec la ville que je quittais.

J'étais parti plein d'enthousiasme, le cœur et les sens avides, le regard fixé sur la gloire avec la certitude de l'atteindre. J'avais vu l'un après l'autre mes anciens amis se faire un nom, arriver aux premières places dans les carrières qu'ils avaient choisies.

J'avais publié quelques poèmes dans des revues d'avant-garde. Il y avait dans le garçon que j'étais un mépris inconscient de la vie et des hommes, une attitude livresque, un rôle que j'avais assumé sans en comprendre toute la portée et qui m'isolait en quelque sorte du monde. Je m'étais trouvé inapte à presque tout ce que j'avais entrepris mais je m'en consolais facilement en niant toute valeur à ce qui n'était pas poésie. Ayant été brillant à Fontile, où la classe sociale et la fortune étaient tout, je me trouvais déclassé dans un milieu où le talent était monnaie courante. Honteux de la demi-oisiveté dans laquelle j'avais passé ma première année, sensible aux critiques de mon père, je m'étais inscrit sans vif intérêt à la faculté des lettres. Je n'avais pas poussé ces études à terme. Je ne m'appliquais à rien me sentant au-dessus de tout ce que j'entreprenais.

Les écrivains ésotériques m'éblouissaient. Tout ce qui échappait à ma raison trouvait en moi une secrète correspondance sentimentale. Ils me fournirent l'occasion de mépriser quelques camarades de Fontile que je voyais encore. De nouveaux amis que je recevais toutes les semaines à dîner m'encourageaient de leurs flatteries. Je m'enfonçais dans la littérature que je prenais pour la réalité. Loin que la

vie fût pour moi le thème d'exercices poétiques, c'était aux symboles et aux images que je demandais la clef de la réalité.

A l'âge où le jeune homme découvre l'existence des autres, après n'avoir vu que lui-même, j'interposais des recettes entre la vie et moi. Plus je m'éloignais de la vie, plus mon vocabulaire devenait abstrait et plus je me croyais près d'atteindre l'être. Car à cette époque, il était à la mode d'atteindre l'être. Avec mes amis, je faisais assaut d'abstractions. Nous méprisions les poèmes de chair et de sang, la peinture des sentiments. Tout était pour nous question de forme. Nous touchions tous les genres. Peu importait ce que nous écrivions, pourvu que ce fût difficile à composer et encore plus difficile à comprendre.

Cette attitude livresque était devenue une seconde nature. Nous rejetions en bloc toute l'histoire littéraire, ne voyant de perfection que dans les plus avancés des poètes modernes.

Je croyais qu'on peut être exclusivement poète, que tout dans l'œuvre d'art repose sur l'inspiration, que le travail et l'étude corrompent le souffle poétique. Nous nous efforcions à l'ignorance pour obtenir la pureté. Nous croyions à l'inspiration qui est rêve, qui est présence, qui est conscience, qui est choc sensible, qui est mûrissement. Nous nous détournions de tout ce qui n'est pas quintessence de sentiment.

Nous étant limités à la lecture des poètes qui ont raréfié la vie, symbolisé la nature, traité l'homme avec des procédés de laboratoire pour s'attacher à l'étrangeté des rapports, nous nous mourions spirituellement d'inanition. Il me paraissait indigne de la poésie qu'elle fût une nourriture commune. Je ne voulais donner qu'une joie rare, ténue, mesurée, artificielle.

Je voulais ma poésie toute de raffinements, sans substance humaine, sans appui dans la nature ou dans l'homme. J'avais fini par abolir le monde extérieur. Mes poèmes avaient si peu de valeur d'échange qu'ils n'avaient de sens que pour moi et pour ceux qui pouvaient arriver à se faire une âme semblable à la mienne. Je trouvais normal que les poètes que j'admirais forcent l'homme à devenir semblable à un homme particulier. Le temps était passé de la poésie capable d'émouvoir en nous des correspondances profondes, universelles ou en d'autres mots, vulgaires. Le sujet n'était plus emprunté comme au temps de Racine aux passions, à la mythologie ou à l'histoire, mais au rêve éveillé de l'artiste.

Il y avait déjà plusieurs mois que j'avais renoncé à mes ambitions littéraires. Il m'avait fallu ce temps pour m'habituer à l'idée que je n'étais pas poète.

Un jour, dans l'autobus qui me ramenait à la ville après un dé-

jeuner d'amis dans la banlieue, je m'étais assoupi. Mes compagnons me croyant endormi avaient donné libre cours à leurs moqueries. Je ne perdais rien de leurs propos. Je continuai de feindre le sommeil, mais au moment de descendre, je ne pus dissimuler mon désespoir. Ils comprirent que j'avais entendu leurs plaisanteries et le groupe se dispersa brusquement.

Je ne voulus pas tout d'abord admettre que je m'étais trompé. Je crus mes compagnons poussés par l'envie. Mais je souffrais. La lecture attentive que je fis de mes grands poèmes ne me laissa aucun doute. Je voyais cruellement leur impuissance à représenter, quelques mois seulement après leur composition, ce que je croyais y avoir mis.

Toute une nuit, je restai dans une irrésolution douloureuse. Je pouvais continuer à écrire, mais je ne ressentais plus aucune nécessité intérieure.

Je possède au plus haut degré la faculté de laisser tomber de ma mémoire les événements dont je rougis quand ils me sont rappelés sans préparation. De ceux-là sont mes difficultés avec ma belle-mère, mon stage à l'université, le mariage de Lorraine. Je ne pense jamais à ces jours. J'y suis suffisamment revenu alors que leur proximité en rendait le souvenir plus cuisant. Je ne me rappelle pas non plus le nom de certains professeurs. C'est ainsi que je me défends contre le retour de la souffrance.

On est pour soi-même immobile dans son état. On ne reconnaît ses limites que quand elles sont aperçues par d'autres. C'est par un penchant de mon esprit que je devais m'imaginer inapte à la carrière des lettres qui m'attirait violemment. La poésie, c'était ma jeunesse et sans ma jeunesse, pensai-je, je ne suis plus rien.

Il m'est facile de prendre une décision grave. Celle de renoncer à la poésie fut prise sans délibération et en quelque sorte par instinct. Il fallut ensuite toute une nuit à mon esprit pour la motiver. Durant cette nuit, tous mes échecs me revinrent à la mémoire. Je me forçais de les analyser. Je n'en avais pas souffert auparavant, étant sûr de mon talent. Mais à ce moment, ils venaient confirmer un sentiment intime que j'avais refoulé jusque-là comme une tentation contre l'art, le sentiment de mon inaptitude à écrire.

Depuis trois ans, je vivais à la surface de moi-même, me forçant de ne rien révéler aux autres de mes sentiments, de mes échecs, de mes misères, m'adaptant lentement à un monde pour lequel je n'étais point fait, vivant dans les autres pour contrôler à chaque instant si le bourgeois que j'étais resté au milieu de ces artistes était accepté ou rejeté d'eux, si j'étais toujours en état de grâce artistique et, à mesure que les échecs s'accumulaient, épiant dans les regards la con-

damnation que je redoutais et que dans mon angoisse j'appelais peut-être.

En revenant à Fontile, à mesure que les innombrables images enregistrées dans ma mémoire au cours de mon enfance et de mon adolescence se superposaient, se vérifiaient et finalement se fondaient dans le Fontile réel, je sentais plus profondément mon amour de cette terre. Fontile cessait d'être une succession dans l'espace de visages, de souvenirs, de rues; chacun prenant sa place dans un ensemble plus vaste, plus vivant que j'embrassais d'une façon plus intime.

La ville, construite sur l'emplacement d'anciens marais et de carrières, comblés à mesure que les besoins d'agrandissement se faisaient sentir, avait tous les caractères des villes construites sans préméditation. L'Eglise, la première à s'y installer de façon permanente, avait érigé à grands frais de grandes bâtisses en pierre rugueuse d'une architecture bâtarde. L'hôpital, vaste bâtiment plat, entouré d'une grille de fer forgé, n'était pas de meilleur goût. L'avenue ombragée de pins, qui longeait la rivière sur la rive opposée au gros de la ville, présentait une variété de constructions de bois, presque toutes isolées de la route par des parcs ou des bosquets. Les autres rues, le long desquelles s'alignaient les abris des ouvriers et les domiciles particuliers, dont quelques-uns en pierre ou en brique, avaient été très beaux, se tordaient comme des vipères autour des carrières et des marais qu'on avait accoutumé de désigner sous le nom de lacs et dont quelques-uns avaient été aménagés en rocailles ou en jardins publics. Le théâtre, les salles de billard, les cafés et les tavernes s'entassaient dans un tronçon de rue très court et très animé. Au centre de la ville, s'élevait un vieil immeuble gris, l'hôtel de ville, flanqué d'un beffroi et entouré de longues et basses maisons de briques jaunes qui abritaient les études légales et tout ce que Fontile comptait de professions.

Mais ce n'était pas cet ensemble de rues asymétriques, ni la rivière lente et encaissée, qu'évoquait pour moi le nom de Fontile. Et pourtant, j'aurais pu, ayant parcouru ses rues en tous sens dans des randonnées à la poursuite des pompiers, en décrire les moindres détails géographiques. Mais si on prononçait le nom de Berthomieu, j'entendais aussitôt le râclément enrhumé de la petite locomotive qui sillonnait les chantiers de ce nom au bord de la rivière, traînant après elle un chapelet de petits wagonnets à bascule, le vrombissement de l'eau rejetée en tumulte au bas des grandes digues; je voyais entourés de hautes herbes les tournesols qui tendaient au vent leur

énorme front soufre; toutes choses qui prenaient leur départ dans ce nom de Berthomieu mais qui m'appartenaient en propre. Le nom de Desartois, mentionné dans une conversation, cessait pour moi d'être celui d'un grand chirurgien; il éveillait dans ma mémoire le souvenir de hautes bottes brunes, maculées de boue, que dépassaient des bas de laine gris à grosses côtes, le fusil de chasse à double canon, le gilet de corduroi brun.

L'avenue de l'église et le cimetière ombragé d'ormes séculaires n'étaient pas séparables dans ma topographie intime d'un petit vieillard à canne, l'ancien hôtelier Laroudan, aux chaussures fendillées aux phalanges, à l'éternel chapeau melon et au cigare. De notre maison, je gardais la mémoire d'une corniche étroite sous la fenêtre de ma chambre d'enfant, au deuxième, où j'étais sorti un jour.

— Tu ne veux pas entendre raison, m'avait dit la bonne, je vais t'enfermer dans ta chambre, petit possédé.

Elle avait verrouillé la porte, ce qu'elle n'aurait jamais osé faire si mes parents avaient été là. Je l'avais entendue se dire à elle-même :

— Il est bien capable de sortir par la fenêtre.

Cette idée fantastique me traversa la tête. Je me glissai aussitôt sur le toit incliné me tenant aux anfractuosités de la pierre. Avait-elle eu le pressentiment de mon escapade, elle rentra dans la chambre. Ne m'y trouvant pas, elle me crut mort. Je me souviens qu'elle me tendait désespérément les bras et que je lui criais :

— Ne me touchez pas, vous n'êtes que la servante.

La maison de mes parents, située au-dessus du magasin, était très vaste et depuis que mes grands-parents habitaient avec nous, toute la partie, située au-dessus des entrepôts, rue Principale, était condamnée. Je m'aventurais parfois, quand j'étais seul, dans cette partie de la maison qui m'attirait par son mystère. J'avais l'impression en pénétrant dans ces salons et ces chambres en enfilade, aux meubles recouverts de housses, de m'avancer dans un rêve. Je m'y attardais peu, imaginant ces pièces tendues d'embûches destinées à révéler mon indiscrétion. Ma mère y faisait parfois ouvrir les fenêtres pendant quelques heures, mais ces vieux meubles que j'admirais ne voyaient jamais d'humains. Ce que j'avais cru être ma vocation poétique datait de l'époque où j'allais y rêver.

Il y avait aussi, en revenant de l'étude du soir, l'odeur d'huile de baleine sur la rivière, la pléthore de jouets et de bonbons dans les montres de la pharmacie Chamel...

Je pourrais retracer le sentier balisé, aujourd'hui disparu, que mon grand-père avait suivi au cours d'une tempête terrible traînant le corps de son père sur un traîneau. Une autre fois, c'était un fils

blessé à la jambe qu'il avait porté sur ses épaules jusqu'à l'hôpital, une course de plusieurs milles.

Mon grand-père était dur pour moi. Et à cause de son *angine*, la présence d'un enfant dans la maison lui était à charge. Mais il occupait une place à côté de mon affection. Il avait exercé une influence sur ma formation et à travers mon père il continuait de marquer mon existence. Au temps où il pouvait encore sortir le soir, j'avais souvent désiré ou redouté son retour.

Au cours des trois ans que je passai à la ville, quand je rencontrais des camarades qui, comme moi, avaient gardé un mauvais souvenir de Fontile, nous avions l'impression, parce que nous en étions sortis, de nous rejoindre sur un pont d'où nous dénigrons tous ses habitants. L'agressivité qui se faisait jour dans nos propos était commune à toute la génération qui avait reçu son éducation à l'extérieur.

Fontile n'avait pas un passé dont elle pût s'enorgueillir. Elle n'avait encore donné qu'un grand homme, l'Evêque de P..., sur lequel les opinions étaient très partagées. Les pionniers de Fontile, des fabricants et des cabaretiers, avaient fondé ce poste pour dépouiller au passage les hommes qui revenaient des pays neufs après des mois de privation et de fatigue dans les chantiers.

Les fondateurs disparus, les capitaux avaient été engagés dans l'industrie ou dans la banque, mais les fils n'avaient ni l'éducation ni le caractère qu'il eût fallu pour faire oublier leurs origines. Mon grand-père était de la génération qui avait changé cet état de choses. Il avait cependant gardé de la démocratie une conception assez primitive. Ayant été maire pendant des années, quand il eut été las de la charge, jugeant que la ville lui appartenait, il fit élire un de ses suppôts contre le vœu de la population et de son parti. Dans ses colères, il était terrible et comme il possédait des intérêts partout, on craignait de lui déplaire.

Les petits-fils étaient millionnaires; leur éducation en faisait les égaux des fils des familles de la capitale, mais retenus à Fontile par la volonté de leurs parents, qui les liaient par leurs testaments, ils souffraient de leur entourage et le dénigraient.

Sous l'administration de mon grand-père, le clergé lui-même était plus fruste mais aussi ambitieux. Le supérieur de la communauté desservante de Fontile disait à ses prêtres en leur confiant une cure : « Celui qui ne me rapporte pas \$ 10.000. je l'envoie dans les missions. »

Les gens de Fontile aimaient et respectaient leurs prêtres qu'ils avaient vus à l'œuvre dans les moments difficiles. Ils leur reprochaient cependant certaines manœuvre financières. L'un des principaux im-

meubles de la ville, une maison d'appartements, avait été construit avec les fonds destinés, prétendait-on, à l'érection d'un monument à la Vierge. C'était au temps où Fontile faisait le scandale des bonnes gens. Le monde du jeu et de la prostitution, changeant, divers, insaisissable, aux allégeances mystérieuses, déroutant par les complications qu'il s'attachait, gangrenait le centre de la ville. Il était comme l'herbe, comme la poussière d'été. Le clergé, prévoyant le retour de l'ordre qui ramènerait Fontile à des proportions de petite ville, s'était lancé dans une orgie de construction. Le vice, sans doute dans l'espoir de se faire pardonner, donna généreusement. On prétend que les obédiences changèrent dans le diocèse et que de statue à la Vierge, il ne fut plus question pendant dix ans. Un jour, apparut un luxueux hôtel administré par des syndics pour le compte de la communauté.

D'ailleurs, selon la sage politique des Ordres, quand les actes d'un clerc l'avaient compromis, il était éloigné et la querelle tombait. Au moment le plus aigu de la crise, un scandale éclata. Le blâme public était tombé sur un religieux, d'une probité personnelle au-dessus de tout soupçon. Celui-ci avait apporté dans l'exercice de ses fonctions une habitude de despotisme qui avait entraîné la dilapidation de grandes sommes et une injustice grave à l'égard d'un soumissionnaire. On avait institué une enquête et le religieux avait été déplacé. Quelques années plus tard, il fut nommé évêque de P...

J'avais rencontré le grand homme de Fontile alors qu'il n'était encore que le Père Georges. Il n'avait pas alors l'embonpoint qui sied si bien à l'évêque. Il se nourrissait mal et ses traits étaient empâtés de touffes d'arpès. On disait de lui : « C'est le meilleur homme d'affaires de la communauté. Il ira loin. »

Quand j'essaie de me rappeler mes premières années, c'est ma tante Léonie que je retrouve à tous les pas. Dès que j'eus l'âge de marcher, je vécus presque autant chez elle que chez mes parents. C'est à son bras, isolé des élèves de l'école, que j'ai fait ma première communion. J'oublie pour quel motif on ne m'avait pas conduit à la balustrade avec les autres.

Je retrouve sans effort l'image des maisons qu'elle a habitées : l'escalier, entre le premier et le second au-dessus de la pharmacie Chamel, les meubles anciens, les pièces envahies par l'ombre dès quatre heures de l'après-midi; la grande salle, où dans un aquarium, elle élevait de curieux poissons chinois, la cave de la villa, rue Davis, les pommiers crochus dont je pouvais sans assistance atteindre les

plus hautes branches. Chaque matin, après le petit déjeuner, j'étais conduit à la maison de ma tante Léonie. J'y avais mes jeux et une resserre pleine de jouets.

Ma tante était à cette époque dans la maturité et elle n'avait pas d'enfants. Son visage replet respirait la plus authentique bonté. Elle avait les larmes faciles et, quand elle racontait une histoire, elle faisait toutes sortes de grimaces pour s'empêcher de pleurer. Elle me chantait aussi de vieilles ballades que plus tard, et jusqu'à l'âge de quinze ans, je ne pouvais entendre sans une forte émotion. Je ne puis dire que la musique m'était essentielle. Je me plaisais beaucoup plus au théâtre. Mais ma tante m'avait appris à jouer le piano. Certaines petites phrases musicales qui se rattachaient dans mon esprit à une émotion m'enchantaient; je ne me rassasiais pas de les jouer.

Quand j'eus six ans, elle adopta une fillette d'un an plus âgée que moi. C'était une orpheline, aux longues boucles rousses, au visage marqué de petite vérole, très vive et plus éveillée que moi. Mon oncle l'appelait Louis XIV, à cause de sa ressemblance avec le portrait qu'on trouve de ce monarque dans le dictionnaire et parce qu'il ne se rappelait jamais son nom. Elle s'appelait Dinah. Son plaisir consistait à m'enfermer avec elle dans le hangar ou dans une chambre et là, à se dévêtir. Je ne sus pas garder son secret et après deux ou trois corrections, elle fut renvoyée aux Enfants trouvés.

Le renvoi de Dinah et la décision de ma tante de ne pas la remplacer donna à ma belle-mère une joie en apparence disproportionnée à l'importance de l'événement. C'est que ma tante Léonie avait de la fortune et que dans la famille on escomptait cet héritage. Pour moi, la perte de ma petite compagne seule comptait. Je passais maintenant mes journées à errer en bordure des maisons ou aux abords du petit chemin de fer qui ceinturait la propriété de ma tante.

Une épidémie de scarlatine sévissait alors dans la ville. En dépit des défenses, une de nos domestiques alla secrètement visiter sa mère dans une maison en quarantaine. Quelque temps après, je tombais malade. Aux premières questions du médecin, elle disparut comme une criminelle, sans prendre ses effets. On trouva dans sa valise une lettre dans laquelle sa mère se plaignait d'être délaissée et suppliait sa fille de venir la voir. On n'entendit plus jamais parler d'elle.

Pour ma première sortie, je me rendis à la gare en voiture à la rencontre de la nouvelle bonne, Thérèse, qui nous avait été recommandée par des amis de mon père et qui venait de la ville. Le train était déjà en gare à notre arrivée.

Thérèse était venue avec une grosse malle sur laquelle elle veillait en nous attendant. De taille élancée, elle était vêtue d'un costume

flamboyant. Posé de guingois à l'extrémité supérieure de ce corps gracie se balançait un immense couvre-chef, comme un nimbe emprunté au plus gros des saints.

— Tu es le petit Pollender, me dit-elle en souriant.

Je fis un signe affirmatif. Je ne pouvais détacher mon regard de ce grand papillon que le vent semblait agiter au bout d'une longue épingle.

Thérèse devait passer plusieurs années avec nous. Elle aimait la compagnie et fut bientôt très populaire dans Fontile. Outre ses costumes, qui lui eussent valu la notoriété, elle photographiait les enfants, les maisons, les rues. Sa chambre était encombrée de photographies la représentant dans tous les décors imaginables et toutes les attitudes que lui inspirait son état d'âme du moment. Le goût de se donner en spectacle la conduisit, à l'occasion d'une déception sentimentale, à une tentative de suicide. C'était une nuit de printemps et la porte de ma chambre était ouverte. J'entendais en bas, des chuchotements insolites, la grosse voix assurée du docteur Desartois, le va-et-vient précipité qui accompagne un événement d'importance qu'on veut tenir secret.

A la suite de cette aventure, Thérèse ne fut plus la même. Elle se croyait en butte aux calomnies des gens. La maison était séparée des communs par un corridor ouvrant sur la rue du côté de l'entrepôt. L'ombre de ce corridor servait son dessein. Elle s'avancait à pas feutrés et tentait de surprendre ce qu'on disait d'elle. Elle pleurait quelques minutes dans la cuisine extérieure et faisait son entrée les paupières rougies.

Jusqu'au jour de mon entrée à l'école, j'avais toujours vécu dans les jupes des femmes. Thérèse et mes parents avaient été mes intermédiaires avec le monde. Mes premiers contacts avec mes semblables furent désastreux. Je fus brimé et, ne pouvant m'en prendre qu'à moi-même, je perdus pour quelque temps le goût de la vie.

A l'école, où on m'avait mis externe, les élèves achetaient eux-mêmes leurs livres. Je me rendis donc à la librairie Chaville. Peut-être ne restait-il plus d'exemplaire du premier livre d'anglais que je demandai ou le commis-libraire, vu ma taille, me prit-il pour un grand :

— C'est bien celui-là ? me dit-il en me montrant un livre que je n'avais jamais vu.

Je fis un signe timide qu'il prit pour un acquiescement et il me vendit le second livre. Les couvertures et le format étaient iden-

tiques. Plusieurs semaines passèrent avant la première leçon d'anglais. Mais un jour, l'instituteur demande :

— Ouvrez votre livre à la page douze.

Je l'ouvre à cette page et pendant qu'un élève lit la leçon, je découvre avec stupeur que mon livre ne contient cette leçon ni à la page douze ni aux suivantes. Je demande à mon voisin de me laisser voir son livre; ce n'était pas le même. J'écoutais lire et retenais la leçon de mémoire. Quand j'étais interrogé le premier, je me levais bravement, rougissais et me taisais. Le maître disait :

— Asseyez-vous, vous n'avez pas la place. Vous irez en retenue.

Accablé par mon destin, je n'osais révéler la vérité ni à mes parents ni à mes maîtres. Je voulais surtout laisser les premiers dans l'ignorance de mes malheurs, ne voulant pas ajouter à leurs soucis. A l'école, je mettais ma fierté à garder mon secret qu'on ne perça jamais. Je me réfugiais dans la lecture. Thérèse, en dehors de son engouement pour la photographie, consommait beaucoup de romans. Elle fut longtemps, sans le savoir, la principale pourvoyeuse de ma soif de connaître.

J'étais, à cause de la frayeur que me causait tout étranger, incapable de suivre les discours qu'on m'adressait. Il me fallait sans cesse demander de répéter. J'avais toujours l'impression à la lecture des notes que le plus important m'échappait. Mon appréhension du moment où je devais être nommé était si grande que je ne percevais plus rien d'extérieur. J'avais aussi cette affrayante manie, fatigué sans doute par la tension soutenue que je m'imposais, de ne pouvoir atteindre mon esprit longtemps au sujet et de le laisser dériver.

Ma vie était assombrie par l'inquiétude religieuse, la sévérité et l'incompréhension de mes parents et par l'état d'infériorité où me laissait un physique débile. La confession surtout, qui se faisait le soir après la classe, était un véritable cauchemar. Dans la nef à peine éclairée, je devais faire un détour pour éviter le rétable, où l'on conservait, sous un verre, une hideuse statue de cire, habillée et souillée de sang, représentant saint Tarcisus. Le confessionnal, situé près de la sacristie, était éclairé par le jour indistinct qui tombait d'un vitrail décoloré. Le chuchotement des pénitents et les grognements courroucés du confesseur ne tardaient pas à me prendre aux entrailles. Enfin, le rideau de popeline retombait derrière moi et je restais seul, écrasé au pied du crucifix.

Je vivais isolé des autres par mon orgueil. Ma vie était toute de replis et de retraits. Tout un arrière-fond de scrupules m'empêchaient de me développer complètement. Il fallait que, renonçant à tout ce que mon orgueil m'avait acquis et sortant de moi-même, je fisse seul le

premier pas dans la grâce. Je ne serais pas moi-même si je n'avais pas essuyé ces rafales intérieures.

Vers l'âge de treize ans, je me liai d'amitié avec un garçon qui avait comme moi la passion de la littérature. Georges avait le teint brun, les bras démesurément longs, terminés par de grosses mains cagneuses. Il cachait sous des dehors guindés, froids et dissimulés, une nature ardente capable de la plus authentique grandeur. En parlant, il soulignait une répartie d'un clignement d'yeux inattendu et naïvement canaille. Ses yeux, ombragés de cils épais, retenaient le regard. Il n'était pas rare qu'une passante, attirée par le fluide qui s'en dégagait, ne perdit soudain contenance en nous croisant ou ne nous saluât d'un regard attendri. Il était conscient de cette particularité et paraissait malheureux de son pouvoir. Tout ce qui avait trait à sa vie intime était enveloppé de mystère. Durant tout le temps que dura notre amitié, il ne parla jamais de lui-même. Il me confia un jour qu'il avait l'ambition d'étudier le droit. C'était en réponse à une question directe. Son avarice faisait le sujet des plaisanteries de sa famille et de ses camarades. Il n'achetait aucun livre et ne montait jamais en tramway, même les jours de pluie. Il avait un compte en banque, dont je ne savais qu'une chose, c'est que toutes les inscriptions étaient portées à la même colonne, celle du crédit.

Il m'attendait le matin sous le préau où nous marchions en attendant l'heure de la classe. Le jeudi, nous passions la journée à la bibliothèque. D'autres fois, il me lisait des poèmes, parmi les plus ésotériques.

— Eh bien, qu'en dis-tu ?

Il savait que je ne dirais rien tout d'abord et ne pouvant tenir en place, il arpentait la pièce devant moi. Puis, il s'impatientait, prêt à douter de son choix.

— Eh bien, quoi ?

Il pensait que je me dérobaïs. Il ne pouvait admettre que la surprise paralysât mes facultés. Je plissais les lèvres, fermais les yeux ; mon cerveau ne fonctionnait pas encore. Alors, il posait des questions ; nous cherchions laborieusement à exprimer les idées et les sentiments confus et les idées suggérés par le texte. Cet effort le rendait heureux. La mémoire bourdonnante, nous sentions qu'il fallait à nos discussions le grand air et la marche.

O ces promenades dans la campagne au crépuscule ! Nos entretiens éclataient d'insouciance et de gaité. Avec quelle ardeur nous défendions nos convictions ! J'interrompais parfois une phrase dans

la rue pour noter un signe. Lentement nous acquérions une méthode d'investigation. A bout d'éloquence, l'esprit plein de feu et d'images, nous poursuivions silencieusement notre marche. Ces rêves qui nous allumaient les joues, nous les vivions dans leur plénitude. Si j'ai quelque chose à regretter de cette époque ce ne sont sûrement pas ces promenades à demi nocturnes.

Le soir, je pensais à tout ce que j'aurais pu faire de ces heures qui se pressaient. Je n'avais pas encore fixé mon choix d'une profession, ne me sentant aucun attrait pour celles que je voyais exercer par mes parents ou leurs amis. Mon manque d'aptitude pour toutes me bouleversait. J'étais effrayé de la fuite du temps, je n'étais heureux que durant nos discussions. Ces jours qui nous dépossédaient, rien ne pourrait les remplacer ; rien ne me rendrait cette treizième année ! Demain, je voudrais me rappeler ces fêtes promises, il ne serait plus temps et pourtant, je ne faisais rien pour retenir la vie, je me laissais déposséder sans y prendre garde.

Ces pensées inexprimées, ces sentiments que j'évitais de préciser par dégoût de m'engager, me tenaient dans un brouillard dont je ne sortais qu'en compagnie de Georges.

Je devenais insouciant par la conscience que j'avais de l'inutilité de prendre des notes quand je laissais échapper tant de beauté, tant d'occasions uniques de me perfectionner. La vie spirituelle ne se laisse pas saisir. Une joie, au moment où on la ressent, c'est une prise de possession du monde ; notée, ce n'est plus qu'une phrase comme une autre.

Au moment de quitter Georges, j'éprouvais la sensation d'un arrachement définitif. La vue d'un paysage, d'une peinture, la lecture d'un poème, par le retour qu'elles me forçaient de faire sur mon impuissance à créer me jetaient dans un abattement incompréhensible. Ainsi, conscient de gêner mes amis, qui ne s'expliquaient pas ces accès de mélancolie, je mettais tout mon empressement à les fuir. Je ne faisais d'exception que pour Georges. Nous étions d'une piété un peu exaltée, assistant à la messe tous les matins, et nous éprouvions à parler de théologie une joie incomparable.

J'ai eu très jeune la préoccupation de la gloire. Je désirais par elle échapper au milieu de commerçants où j'étais né. Pour atteindre mon but je me dépouillais de tout ce qui n'était pas moi. Je m'isolais, me purifiais, goûtant à l'avance le néant de tout. En apparence respectueux des conventions, exigeant des autres qu'ils s'y conforment, je m'imposais d'y passer outre pour me montrer au-dessus d'elles et comme moyen de me singulariser.

Une jeune actrice que j'avais admirée dans le rôle-titre de *Scam-polo* fut le sujet de mon premier poème. Fermant les yeux, je revois la feuille blanche, ornée en son milieu d'une étroite bande de caractères bas et pointus. Je déchirai peu après cette page, dans une des révisions que je faisais périodiquement de mes papiers, croyant sans doute à ce moment avoir acquis une manière plus virile. Ce fut le tourment de mon adolescence que cette débilité, ce caractère informe de tout ce que j'écrivais.

J'admirais la perfection de tout ce que produisaient mes amis et rougissais de l'incohérence de mes essais. Le jeune Goethe, comparant ses premiers vers à ceux de ses camarades y trouvaient la preuve de sa supériorité évidente sur eux. C'était le contraire pour moi.

Je manquais déjà de spontanéité et de simplicité. L'habitude de synthétiser, de condenser, de symboliser mes impressions et mes sentiments, de les transformer en exercice de style, paralysait tous mes élans. Je ne savais pas me dégager d'une image du monde et de moi-même que je recomposais sans cesse. Je la fuyais un moment dans l'action mais pour y revenir aussitôt. J'avais un amour exaspérant et désespéré de l'analyse. Me découvrir, me vérifier à chaque instant était mon jeu passionnant et dangereux. Pendant que je souffrais, les autres agissaient, d'où accroissement de ma souffrance et de mon indétermination.

Ce fut un drame le jour où Georges m'annonça que ses parents le retireraient du collège. Il ne m'apprit pas immédiatement qu'il avait été mis en apprentissage. J'avais passé les grandes vacances loin de Fontaine. Les lettres qu'il m'écrivit cet été-là ne parlaient que de moi.

Certains mots préférés de Georges m'avaient frappé. Ils lui venaient naturellement et dans un sens dont lui seul avait le clef. J'essayais de les reprendre mais sans succès. Les mots prennent leur départ dans la personnalité. Pour ce qui est de leur emprise sur nous, ils ressemblent aux êtres. Le mot tiède avait dans sa bouche une fièvre secrète. Je ne retrouve plus ces phrases parce que j'ai perdu la clef de certains mots ou plutôt je ne l'ai jamais eue. Ses mots relaient comme un envol de flamants laissant ma sensibilité toute vibrante.

Ce fut à mon retour, à la reprise de nos promenades qu'il m'apprit en détournant les yeux qu'il travaillait depuis un mois. Il me parla pour la première fois des revers de sa famille, d'un procès qui avait mal tourné. Je ne pus lui cacher ma surprise et le chagrin qu'il me causait. Je crus qu'il avait manqué de confiance en moi. Mais là où j'étais le plus cruellement atteint, c'était dans mon rêve de garder son appui car j'avais cru que nous embrasserions la même profession.

Trompé sur mon sentiment il voulut me dire adieu ce soir-là, me

conseillant de l'abandonner à son nouveau milieu de petits employés.

— Je ne pourrai plus rien pour toi, me dit-il. Déjà, malgré ton indulgence je ne suis plus capable de te suivre.

Je protestai en pleurant, lui citant l'exemple des grands hommes qui s'étaient formés en dehors des collèges. Si je n'étais pas convaincu qu'il pût les imiter, je savais que mon sentiment à son endroit ne changerait pas.

— A certains moments j'ai pensé que l'habitude de l'analyse t'avait desséché le cœur, reprit-il. Je vois que je m'étais trompé.

Je le suppliai de revenir tous les dimanches, ajoutant :

— Si dans un an nous ne nous comprenons plus, nous nous séparerons.

— A cette condition j'accepte.

J'avais devant moi un homme qui souffrait. Il se sentait très loin de moi, comme sur un sommet d'où il pouvait contempler les années que nous avions passées côte à côte. C'était un soir tiède. Le vent brassait à grands traits les nuages. Nous avions conclu notre adolescence.

(*A suivre*)

ROBERT CHARBONNEAU

## LA POÉSIE COMME EXERCICE SPIRITUEL <sup>1</sup>

Exercice spirituel d'abord au sens étymologique du mot, exercice de souffle, de rythme — et son rythme sera passivité et activité, une passivité qui fait monter une activité, la poésie est aussi exercice spirituel en un sens plus profond. Elle est un exercice pour prendre conscience (parfois une infinitésimale conscience) d'un inconscient. Même Valéry ne le nierait pas, qui parle de ces premiers vers qui lui sont donnés, des rythmes qu'il surprend à l'origine de ses poèmes et des états intermédiaires entre la conscience et l'inconscience. Même Mallarmé qui voit surgir de la page blanche des idées, et une clarté sortir de la nuit d'Idumée. Et inversement, les surréalistes doivent bien savoir quelle part a chez eux la conscience.

Exercice aussi qui consiste à manipuler de mystérieuse façon le temps et l'espace. Condensant et allongeant le temps, le poète se fait un temps qui n'est plus le temps de tous les jours. Il isole un moment auquel il donne une durée propre, incommensurable avec la durée ordinaire, à la fois plus longue et plus courte : plus longue par ses résonances infinies, plus courte par son caractère d'extase et de rapt instantané.

Parfois cette manipulation se symbolise en des rapprochements étonnants, comme dans la poésie d'un Nerval, d'un Apollinaire, d'un Eliot.

Cet instant isolé, qui est celui des poètes, est l'instant qui n'est plus isolé, mais en qui brille et se condense une dualité, une pluralité, une multitude d'instant. Instant tel qu'il n'existe plus en tant qu'instant.

Et le poète se crée un espace à lui, espace infiniment proche, infiniment éloigné, cet espace vivant qui est celui de l'œuvre d'art, et que Rilke, s'inspirant des leçons de la sculpture, a su nous faire sentir. Un espace qui est tel qu'il n'existe plus en tant qu'espace.

Dans ce temps et cet espace, qui sont à la fois si proches et si éloignés de nous, tout devient à la fois proche et éloigné. Le mysté-

---

(1) Cet article a paru dans *Fontaine*, à Alger. Il est reproduit ici avec l'autorisation de l'auteur.

rieux est ici-tout-près; et l'ici-tout-près est mystérieux. Ces deux affirmations, dont l'une est celle de Coleridge et l'autre celle de Wordsworth, elles se rejoignent; l'un et l'autre le savaient bien, et Novalis, peut-être encore mieux qu'eux, prit conscience de l'identité de ces deux mouvements en apparence contradictoires.

Toute œuvre est une opération, une expérience qui se fait.

Ainsi la question qu'un jeune poète me posait récemment : la poésie est-elle évasion ou est-elle approfondissement ? perd son sens. Toute grande poésie n'est évasion qu'en apparence. Elle est évasion parce qu'elle est approfondissement.

La poésie est la partie la plus haute du journal du poète. Elle est le journal de ses plus hauts moments. En ce sens, elle est critère, non pas critère de valeur morale ou religieuse, mais critère d'intensité.

A quoi aboutit le poème ? Le poème est un long vocable unique, un nom qui nomme un état d'âme dans sa continuité. Le poète nomme son état d'âme; il se nomme; mais se nommant lui-même, il sait aussi qu'il n'est plus lui-même, qu'il est passé au-delà; il nomme quelque chose ou quelqu'un qui n'a pas de nom.

Et ainsi, il se crée, il est le poète de lui-même, se délivrant de ses démons, s'excusant, se consacrant.

JEAN WAHL.

Une image traverse l'esprit, laisse une trace brillante et un soupir. Par la trouée que laisse cette trace, s'élançant des mots, ils s'élançant rythmés. La poésie naît de cet appel fait par une vue supérieure à un parler supérieur, par une image qui rompt un rythme — le rythme ordinaire — à un rythme qui essaie de traduire l'image. Ou bien ce n'est pas un appel de l'un à l'autre, c'est un appel réciproque. Ou encore c'est une rencontre — une rencontre qui s'explique peut-être par une commune origine.

Et enfin vient le silence. Peut-être la poésie n'est-elle que notre façon de colorer et de faire vibrer le silence qui lui succède, ou même qui lui est contemporain.

Souvent, ce n'est pas le sens d'un vers qui nous prend et nous retient, mais autre chose, l'accompagnement intérieur qu'il suggère en nous.

Pour qui le poète écrit-il ses vers ? Pour un être imaginaire qui est lui et non lui; il se dit des secrets à lui-même; c'est donc qu'il a des secrets pour lui-même.

Quand il s'agit de les dire aux autres, il hésite, il ne lit pas bien son poème. Ou bien, il le lit comme s'il était d'un autre. Il le lit comme ne le comprenant pas. Ainsi Claudel, quand il chausse ses béquilles, et lit une de ses grandes œuvres tout comme un acte de notaire. Déplorable, en réalité admirable mode de lecture de Claudel. Tel autre fait de ses poèmes, par ses hésitations, une sorte de charpie. Faudrait-il se défier des poètes qui lisent trop bien leurs œuvres ? Non, j'en connais qui savent restituer autour de leur ouvrage l'atmosphère dont il est né.

Quelques poètes nous ont dit la méthode de leurs exercices : Shelley, comment il cultive, ou même simplement laisse se développer son étonnement; Hölderlin, Poe, Rimbaud, qui dérègle tous ses sens; Mallarmé.

Il ne faudrait d'ailleurs pas parler de la poésie comme exercice spirituel, mais de chaque mode de poésie comme d'un exercice spirituel particulier. Qu'y a-t-il de plus éloigné des stricts arceaux sous lesquels nous fait passer un Dante,

que cet espace ouvert où nous fait respirer Whitman parmi d'immenses vagues et d'immenses souffles ? Et pourtant, il n'y a pas moins d'infini dans le premier que dans le second.

Sera-t-on amené par là à dire que toute poésie est création d'un monde ? On marque bien ainsi à la fois le caractère de création et de totalité qu'il y a dans la poésie. Mais soit par suite de certaines tendances réalistes que je sens en moi, soit par suite d'une certaine incapacité, j'hésiterais à définir la poésie par cette « création du monde ». Peut-être l'idée de monde est-elle l'effet d'une illusion à la fois rétrospective et totalisante. La poésie est plutôt création d'un langage ou d'une musique, d'un langage qui est une musique. Peut-être faut-il ajouter, après avoir envisagé la poésie comme exercice spirituel, que le poète ne doit pas avoir trop conscience de la poésie comme exercice, et que la poésie n'est pas seulement exercice. « Exercice » met l'accent sur l'activité. Expérience (si on prend le mot dans le sens où le prend James quand il parle d'expérience religieuse) met l'accent sur la passivité. Exercice, expérience, création, la poésie est également aventure.

Jean WHAL

## LE GRAND MEAULNES

*Lettre ouverte à François Seurel, qui raconte l'aventure  
du Grand Meaulnes comme l'a imaginée Alain-Fournier.*

Mon cher Seurel,

Il y a bientôt trente ans que votre histoire nous fut révélée et que la petite troupe d'êtres jeunes au milieu desquels vos rêves se formaient n'a cessé d'être mieux connue ! Augustin Meaulnes, Jasmin Delouche, détesté de Franz de Gallais à cause de son idée de faire l'homme à l'âge où l'enfance s'en va. Les âges s'en vont, hélas, et laissent leurs regrets à travers quoi les hommes vieillissent.

Vous aviez quinze ans alors ; Meaulnes dix-sept. Franz avait à peu près l'âge de Meaulnes. Yvonne et Valentine seize sans doute, bien qu'il n'en soit pas mention. Vous vous êtes rencontrés, les hommes, dans une école primaire supérieure. Madame votre mère a eu de la chance pourtant que Meaulnes fût son seul pensionnaire. Essayez de vous imaginer l'état dans lequel Franz et lui, par exemple, eussent mis la maison. Mais quelle étrange école ! Evidemment l'on y travaillait peu. En harmonie avec le reste de votre existence, cependant, il semble que, comme le veut Jacques Rivière, partout le surnaturel y soit parent de l'humble vie quotidienne<sup>1</sup>. A vrai dire, les détails de la vie de l'école sont charmants. Ils restent par l'exactitude semblables à ceux de l'école de Claudine<sup>2</sup>, autre célèbre maison d'éducation décrite quinze ans avant la vôtre. Les élèves y viennent après l'heure, et selon un tour strict, vider le poêle, balayer et arroser, casser le bois. Et quelle étrange maison, où l'on avait parfois le soir, la senteur des harengs grillés, où les blouses des autres élèves avaient un goût de foin et d'écurie, où il peut venir à l'idée de Millie, votre mère, d'étendre sa lessive dans les classes et de chauffer le poêle à blanc puisque c'est un jeudi d'hiver. Est-ce là donc, la seule vérité, est-ce là ce premier devoir de l'artiste, ce devoir d'être vrai selon

(1) Jacques Rivière, *Miracles*, la Nouvelle Revue Française, Paris, 1924, p. 53.

(2) Willy, *Claudine à l'école*.

M. Henri Massis<sup>1</sup>, ce respect du réel que l'écrivain doit avant tout acquérir ? Ces traits se continuent partout : les capuchons (celui de Claudine était rouge et les enfants français canadiens en ont un bleu sombre à leur manteau), les sabots, les blouses déchirées après une bonne bataille ou une partie de cheval fondu.

Il y a bien aussi des classes ! Et le goût universel des jeunes gens pour les « fournitures scolaires » : porteplumes à vue, plumes chinoises, livres insolites. Il y a le Cahier de devoirs mensuels où Meaulnes écrivit son Journal. Il y a les lectures scolaires, l'Aventure en Calabre, (qui figure dans le *Ontario High School Reader*), et les problèmes dont M. Seurel écrit l'énoncé au tableau. Ce sont toutes les règles puérides qui avaient tenu tant de place dans votre adolescence à Epineuil-le Fleuriel sur le Cher<sup>2</sup>. Tant de place, et qui demandaient tant d'effort, mon pauvre François, puisque vous avez réussi à vous mettre successivement à la préparation de votre examen du Brevet Simple et puis de celui du Brevet Supérieur, avec une ardeur morne, pour être nommé instituteur au Hameau de Saint-Benoît des Champs, dans une maison d'école complètement isolée sur une côte au bord de la route.

Est-ce là cependant la réalité de la vie ? Cet autre de vos amis, Jacques Rivière encore, nous explique comment en écrivant un roman tant de rêves se rencontrent : « Ce sont vestiges du passé, espoirs, une rêverie d'autrefois reconnue, au moment où une vision expire. »<sup>3</sup> En fut-il ainsi de vous autres adolescents ? Ou l'existence ne fut-elle pas plutôt pour le chef qui vous occupa, et pour nous, et pour ces deux jeunes femmes, le magnifique rêve où le quotidien ne comptait pas, où vos existences s'emmêlèrent et dont mourut la plus belle, après qu'elle eut transmis le symbolique flambeau. Il y a des erreurs de rêves, de fausses pistes, des changements de direction, et tout s'agite, s'accroche, se renverse. Et ce n'est évidemment pas l'école, l'école des enfants où ils passent des années à s'instruire, qui vous tenait de cette manière.

De quoi d'autre pouvait donc se composer cette vie, quels étaient ces rêves ? D'autres livres avaient déjà montré dans l'adolescence, avant que l'on ne vous connût, les troubles, où l'éveil des sens plonge les jeunes gens à la vigueur trop grande. On cherchait à expliquer tout par la pathologie. Mais dans le récit de vos quatre années, aucun heurt de cette sorte, aucune défraîcheur, ne vient souiller la délicate

(1) Henri Massis, *Jugements*, Plon-Nourrit, Paris, 1924.

(2) Rivière qui a sa source dans le département de la Creuse et qui se jette dans la Loire.

(3) Jacques Rivière, *Miracles*, la Nouvelle Revue Française, Paris, 1924, p. 39.

atmosphère. Il n'est rien de plus naturel et de plus charmant que l'amour que Meaulnes et vous portiez à Yvonne, que la recherche de Valentine par Franz. Rien de caché, et les pages moins nettes, celles de la fugue d'Augustin et de Valentine, sont encore pleines de chasteté. La psychiatrie n'avait pas affaire dans vos histoires d'amour, et de cela nous vous sommes reconnaissants.

Où donc se trouvait votre vie, votre vraie vie ? La pauvre Emma Bovary mourut de ne pas avoir pu maintenir un équilibre entre la réalité et ses rêves. Où étaient les vôtres, et où la réalité ? Ce qui nous frappe le plus, c'est combien les faits du rêve semblent naturels pour votre imagination et pour nous. Après la très concrète promenade dans la voiture qui n'est pas la sienne, Meaulnes arrive au domaine charmant, se mêle à la ronde, et trouve dans une salle, avec les enfants, celle qui évoque, comme le fit Lamb<sup>1</sup>, le bonheur le plus calme qui soit. Selon l'expression de Jules Renard, ne vibriez-vous pas tous trop ?<sup>2</sup>, les femmes aussi bien que les hommes, à l'aise dans votre secret, pleins d'appréhension devant la vie et prêts aux plus inexplicables coups de tête : comme Valentine, à fuir le beau fiancé qui deviendra enfin son mari plus tard, lorsque vous aurez tous souffert, et que sa belle-sœur sera morte. O l'inutilité de vos rêves, et leur symbole ! Ou bien, comme Anatole France le dit longtemps aussi avant votre naissance, est-il si vrai « que rien n'existe que ce qu'on imagine ? »<sup>3</sup>

Exister ? On ne peut dire que votre existence ne nous parvienne dans tous ses traits. Il y a l'important, sans doute, cette existence physique, (nous avons noté les harengs grillés), il y a aussi l'eau de vie et les biscuits de la bande de jeunes galopins, il y a la boutique de l'oncle, le décolletage de Valentine, le vieux cheval Bélisaire, et votre bicyclette. Il y a l'air gelé, et la boue de la cour, et la chaleur, et les baignades. La vie d'une région du centre de la France, que George Sand connaissait bien, et dont après vous Maurice Genevoix a tant exploré les environs.

A quelle école littéraire appartenait donc votre auteur ? Pour avoir échoué aux examens de l'École Normale, sa culture n'en était pas moins très réelle et très forte. Les influences classiques en littérature ne manquaient pas au tournant du siècle — Renan, Anatole France, Maurras. Ces auteurs s'efforçaient tous à une parfaite limpidité de leur pensée et de leur style. Il n'est point difficile d'être

(1) Charles Lamb, *Dream Children*.

(2) Jules Renard, *Histoire Naturelle*, Ollendorff, Paris.

(3) Anatole France, *Crime de Sylvestre Bonnard*.

limpide quand on possède la certitude et que cette certitude se base entièrement sur l'intelligence et la raison. Vous veniez après ces ancêtres et pourtant vous sentiez, jeunes gens, un nouvel esprit vous animer. Vous éprouviez que la philosophie dont vous aviez été nourris cherchait dans la raison une base immuable et les philosophes de votre jeunesse, Bergson et les poètes, vous montraient qu'il n'est rien d'immuable, que c'est le changement qui fait loi. Les derniers parnassiens, les symbolistes de votre âge, se déclaraient las de l'impassibilité. Et un de vos jeunes maîtres, Francis Vielé-Griffin, allait jusqu'à déclarer que ce qui caractérise le symbolisme, c'est la passion de la vie. Or la vie se manifeste par l'action. Les deux générations qui couvrent l'entre-deux guerres, sous le poids de la défaite de 1870, en avaient perdu un peu le sentiment. Plus tard, imitant la spéculation allemande, se nourrissant de Nietzsche, on était revenu à une conception assez semblable, ma foi, à celle de Corneille : « Vivre dangereusement. » Mais il est impossible de vivre dangereusement sans agir. Un de vos aînés, mais pas très votre aîné, sentant que la pleine raison ne comblait pas tous les vides que l'existence et l'action réclament, voulait faire la part plus grande aux sentiments qui ne se raisonnent pas. Il s'en allait déclamant que comprendre n'empêche pas de sentir, voire que pour comprendre il faut être ému. Ainsi dans la bonne revue des *Marges* (Avril, 1912, p. 192), Marcel Goulon proclamait hautement :

Méditer n'empêche pas plus d'agir que comprendre n'empêche d'aimer, de plaindre, de secourir. C'est question de tempérament et de circonstances. . . Tenez, je ne prétends pas même que certains tempéraments ne soient capables de concilier comprendre avec la rancune ou la haine. Tout est possible. . . Pour comprendre il faut être ému, secoué dans toutes ses fibres. L'être le plus intelligent est nécessairement le plus sensible.

Pour tous ces jeunes gens du tournant du siècle, l'intelligence n'empêche pas l'action.

Et Alain-Fournier avait étudié la philosophie. Les cours de préparation à l'École Normale avaient assoupli son esprit et approché de lui la pensée de Bergson. Il était lié avec Péguy, un des plus brillants bergsoniens. Vous saviez qu'il est difficile de connaître l'ensemble des choses et que, puisque le temps souvent se transforme pour nos intelligences en durée trop complexe, on ne peut bien connaître que le moment. De plus cette connaissance est aussi solidement basée sur l'immédiate intuition que sur le raisonnement par lequel nos perceptions se transforment. Et l'intuition de ce que la vie pourrait donner.

Alain-Fournier l'avait eue, au cours de quelques rendez-vous avec la jeune fille inconnue qui lui avait dit, « A quoi bon ? »<sup>1</sup>

Le romantisme n'était pas mort, mon cher Seurel. Alain-Fournier veut que le roman reste subjectif. Voici ses propos :

Mon credo en art : l'enfance. Puis, ce qui importe c'est mon émotion. Puis le monde est joué avec une seule pensée. Arriver à la rendre sans aucune puérité... avec sa profondeur qui touche les mystères. — Mon livre futur sera peut-être un perpétuel va-et-vient sensible du rêve à la réalité : « rêve », entendu comme l'immense et imprécise vie enfantine planant au-dessus de l'autre et sans cesse mise en premier par les échos de l'autre.<sup>2</sup>

Et c'est ainsi que l'on crée un bovarisme moderne où la vie et les rêves se joignent, où la parenté du surnaturel et de la réalité quotidienne compose le charme incomparable de votre histoire et de celle de Meaulnes. Il l'avait dit, Alain-Fournier, ce qu'il voulait :

Une histoire simple qui pourrait être la même où il y a tout quand même, tout moi et non pas seulement une de mes idées abstraites et quintessenciées.<sup>3</sup>

Comme le rêve s'enfuit dès qu'on cherche à trop le fixer, votre guide sera tout simple. Il ne faudra jamais appuyer sur les choses et le succès viendra du plaisir que nous trouvons tous à ne laisser perdre aucune intention sous la simplicité des mots. Le plus bel exemple en est l'histoire de votre amour, François Seurel, pour Yvonne de Galais. Il fait le parfum de votre vie, elle en eut conscience sans doute. Vous l'aviez reversé sur son enfant que vous avez comblé de soins au moment difficile de sa première année et il ne devait pas vous être donné de le garder.

Pourquoi donc, dans ces cent soixante-dix premières pages de votre histoire qui a été traitée de chef-d'œuvre authentique, êtes-vous tous, jeunes gens et jeunes filles, si près de nous ? Sans doute parce que votre vie se compose surtout de rêve et que vos rêves vous sont présentés avec autant de force et de vérité que s'ils n'en étaient pas. Quand on rêve, aussi longtemps qu'on n'est point éveillé, c'est le rêve qui est la vie. La pauvre Valentine disait :

J'ai abandonné mon fiancé parce qu'il m'admirait trop. Il ne me voyait qu'en imagination et non point telle que j'étais. (p. 339)

(1) André Rousseaux, *Littérature du Vingtième Siècle*, Michel, Paris, 1938, p. 107.

(2) Jacques Rivière, *Miracles*, la Nouvelle Revue Française, Paris, 1924, p. 40.

(3) Jacques Rivière, *Miracles*, la Nouvelle Revue Française, Paris, 1924, p. 60.

Yvonne de Galais, du plus profond de sa misère, sentant s'écrouler son bonheur ajoute à cette idée de sa belle-sœur posthume :

Comment ai-je pu un instant avoir été pour Meaulnes ce bonheur-là ? (p. 311).

Beaucoup de jeunes filles modernes avaient dépassé cette conception. L'Anne de « Man and Superman » de Bernard Shaw, refuse énergiquement de se marier avec l'homme pour qui elle était un ange. Les romantiques, les grands, mettaient dans leur vie cet appareil d'action passionnée qu'ils se créaient eux-mêmes. Pour vous la différence, c'est que votre vie de tous les jours créait vos actions. Vos rêves étaient inspirés par votre existence même. Vous n'en avez pas été plus heureux, ni les uns ni les autres, pas vous certainement, mon cher Seurel, à qui le destin s'en est pris sans raison. Ni vous non plus, Yvonne, que notre esprit évoque comme une très fine, très précieuse biche toujours en émoi et pleine pour son chasseur d'une adoration dont elle devait mourir. Peut-être Valentine et Franz, que nous quittons avec vous au moment où l'amour les a unis. Nous aimons à les espérer guéris du romantisme impénitent qui est votre marque à tous. Même dans le monde si moderne d'Alain-Fournier, il réserve sans doute à Meaulnes de nouvelles aventures. Et si vous les contez de nouveau, nous y trouverons, sans doute encore, comme dans votre adolescence, un monde de rêves, de réalité, d'actions, de vie enfin toute colorée du romantisme, héritage de Corneille et de Victor Hugo, et dont votre jeunesse ne se lasse point. Soyez remercié, cependant, du précieux plaisir que vous nous avez donné largement et agréé l'expression de notre sympathie très douce et très sincère, même si, dans la chaleur de la création, votre auteur avait espéré davantage.

RUBY CORDY

## LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE \*

### III

Quel élément est le plus fort ? quel élément prévaudra dans la politique russe de l'avenir ? Telles sont les questions maintes fois posées par ceux qui croient que l'Union Soviétique attend avec impatience l'heure de reprendre le patronage de la révolution mondiale.

La réponse ne dépend pas exclusivement des chefs de l'Union Soviétique. Les circonstances qui accompagneront la fin de la guerre auront une influence décisive. Dans le passé, la Russie, à elle seule, n'a pas été assez forte, malgré tous ses efforts, pour susciter en dehors de ses frontières un soulèvement communiste victorieux. Les tentatives de saisie du pouvoir faites par les communistes furent brisées partout — si l'on excepte la Russie elle-même —, et cette situation continuera dans un monde où la Russie ne sera pas la seule grande puissance et qui se rendra compte que l'armée rouge n'a pas gagné la guerre à elle seule. Certains faits acquis à l'histoire russe s'opposeront aussi à un renouveau d'expansionnisme révolutionnaire mondial : la Russie a fait la guerre au nom du nationalisme.<sup>23</sup> Les slogans de la révolution mondiale ont disparu plus ou moins complètement, tandis que les noms des héros anciens, depuis St-Alexandre Newski jusqu'à Kututor et Suvarov sont sortis victorieux de l'oubli officiel où ils avaient disparu depuis 1917.<sup>24</sup> La fierté na-

(\*) La première partie de cet article est parue dans le numéro de août-septembre, Vol. III, No 6.

(23) Pour de nombreux détails, voir l'article de W. H. Chamberlin, dans *Harper's Magazine*, mars 1942.

(24) La condamnation officielle de l'école historique anti-nationale de Pokrovski est typique de ce retour au nationalisme. J. Fedotoff White discerne très bien la signification de cette condamnation : « la mixture historiographique de Pokrovski, dévouée à l'éreintement des historiens antécédents, était vide de tout contenu émotionnel pour une génération n'ayant pas participé à la destruction de l'ancien régime... quand son utilité (du point de vue soviétique) comme démolisseur des vieux concepts historiques fut épuisée, ceux qui étaient en charge du vaisseau de l'Etat trouvèrent que l'outil de démolition n'était pas un bon outil pour la construction de la nouvelle façade de l'historiographie russe. » (*The Slavonic and East European Review*, Vol. XXI, No 56, mars 1943, p. 263).

tionale russe ne facilitera certainement pas la propagande en faveur de la révolution mondiale; déjà dans le passé cette fierté a été en bien des cas responsable des défaites de la Troisième Internationale — cette organisation était devenue, de manière de plus en plus nette, un instrument de l'impérialisme russe.<sup>25</sup> Le dernier mot au sujet des régimes d'Europe ne dépendra pas uniquement de la Russie mais aussi d'autres forces qui joueront un rôle important dans la destruction du Troisième Reich. Ceux qui tiennent pour indésirable une trop grande influence russe en Europe centrale et occidentale doivent, en conséquence, éviter des fautes qui produiraient une démoralisation et une désillusion générale et permettraient à des groupes comparativement peu nombreux mais bien organisés d'apparaître comme les porte-parole des vœux du peuple et de son ressentiment contre de précédents collaborationnistes et apaiseurs.

Mais à trop regarder l'aspect «révolution mondiale», on négligerait le fait que le nationalisme russe, pour avoir repris l'héritage de l'empire russe, fera surgir de nombreuses difficultés. Assurément la conduite de cet empire est prise en mains par des groupes dirigeants nouveaux, par de nouvelles «élites». Celles-ci ont une plus grande souplesse que leurs aînées et sont peut-être moins liées aux particularités du nationalisme Grand Russe, maintenant remplacé par une attitude impériale, qui prend en considération les multiples nations composant l'eurasique U. R. S. S. Les discussions polono-russes au sujet de la frontière occidentale ne seraient sûrement pas rendues plus faciles, en vérité elles seraient plus difficiles, si un régime nationaliste chrétien surgissait en Russie. Si la Russie accentue ses connexions avec le passé, elle pourrait aussi réclamer les États Baltes pour des raisons historiques et militaires car ils ont appartenu à l'empire russe et peuvent toujours être utilisés pour faire peser une menace sur la sécurité russe. D'autre part, il ne semble pas probable que la Russie puisse devenir l'amie et l'alliée du Japon. Les progrès du Japon ont été grandement aidés par la nécessité où l'Angleterre se trouvait de contrebalancer la puissance russe en Asie : un retour de nationalisme russe rendrait très attrayant des gains faits aux

(25) Voir Borkenau, loc. cit., qui distingue trois périodes dans l'histoire du Comintern : « Durant la première période, le Comintern est principalement un instrument de révolution. Durant la seconde période, [lutte entre Staline et Trotsky], il est principalement un instrument dans les luttes nationales russes. Durant la troisième période [après la victoire de Staline] il est principalement un instrument de la politique étrangère russe » (page 419). Borkenau dit crûment : « L'histoire du Comintern se totalise en une série d'espairs déçus... Il ne contient... pas un seul succès durable » (p. 413). « A chaque échec de révolution dans l'ouest ou dans l'est, la Russie bénéficie d'un accroissement d'admiration » (p. 418).

dépens du Japon. Une expansion russe en Extrême-Orient pourrait amener des difficultés avec la Chine et peut-être aussi avec l'Angleterre; mais une telle expansion pourrait éviter des complications en Orient et dans les Balkans, où la Russie aurait à tenir compte des craintes et des suspicions de la Turquie.

Les démarches politiques russes d'après 1917 furent dominées par une défiance profondément enracinée à l'égard des autres puissances — par une défiance active qui, basée sur la croyance de la Russie à sa mission future, provoqua une politique agressive et la propagande connue contre l'impérialisme et le capitalisme — par une défiance passive qui soupçonnait partout des préparatifs d'encerclement et d'intervention. Le changement de politique qui, d'une opposition première aux puissances de Versailles, a conduit la Russie à entrer dans la Société des Nations, à conclure une alliance avec la France contre l'Allemagne, finalement à tenter le rôle d'arbitre dans l'universelle compétition pour la suprématie est dû à la diminution de cette défiance active, sous-tendue toutefois sans cesse par la défiance passive.

Sera-t-il possible d'effacer, ou d'affaiblir assez cette méfiance russe qui a son parallèle dans la méfiance qu'ont les autres puissances pour la tradition et la terminologie révolutionnaire russes? Sera-t-il possible d'organiser, après la guerre, avec l'Union Soviétique une coopération qui soit durable et conçue de telle sorte que les revendications de la Russie quant à sa sécurité soient entendues mais qu'un ordre soit établi qui réduise à un minimum les chances de nouveaux conflits internationaux aussi bien que celles de désordres révolutionnaires? Est-ce que cette coopération prendra la forme d'un équilibre de puissances, nécessairement précaire, — équilibre qui, en dernière analyse, devrait être assuré par le pouvoir suprême des Etats-Unis employé avec grande sagesse<sup>26</sup> et aussi par les pertes extraordinaires subies par la Russie durant la guerre, qui l'empêcheront de réaliser sa politique expansionniste au delà de certaines limites, c'est-à-dire plus loin que les Etats Baltes et les autres territoires qu'elle réclamerait comme ayant appartenu à la zone d'influence russe? Sera-t-il possible d'empêcher la renaissance de l'ancien antagonisme anglo-russe dans lequel, sans doute, les Etats-Unis ne sont pas engagés mais qui pourrait néanmoins surgir de nouveau si

(26) Spykman, *America's Strategy in World Politics*, New York 1942, propose de soutenir le Japon (bien sûr après sa défaite dans cette guerre) « et pas seulement avec un traité d'alliance ne servant que l'un des partenaires » (470) pour contrebalancer la Chine; et il est inquiet « du contre-poids opposable à l'Allemagne et à la Russie » (466). Si une frontière russo-allemande commune se montre impossible, il est pour « une grande fédération est-européenne allant de la Baltique à la Méditerranée ». Mais comment maintenir cette fédération unie? Ce serait la tâche ardue réservée à un « groupe anglo-scandinave autour de la Baltique ».

l'Empire britannique survit sans changement fondamental, en particulier en Asie ? Verra-t-on une évolution du régime russe dans le sens d'une domination plus complète de l'élément nationaliste sur l'esprit de révolution mondiale et l'idéologie originelle des Soviets ? Certains aspects du marxisme ont été abandonnés, par exemple la croyance dans la résorption de l'Etat, le reniement total du passé, les tentatives d'abolition de la famille. Indubitablement tous ces changements ont été provoqués afin de favoriser une politique de puissance. Mais cette évolution pourrait-elle influencer « l'élite » gouvernante ? Maintenant encore cette « élite » est liée aux souvenirs de 1917. Est-ce que 1917 peut devenir simplement le symbole du passage d'une « élite », du remplacement cruel et compliqué de groupes qui n'étaient plus compétents ni capables de gouverner par de fraîches et nouvelles forces qui après beaucoup de détours et d'erreurs reviennent aux traditions et aux courants observés dans la Russie pré-révolutionnaire ?<sup>27</sup> L'avenir répondra à ces questions mais les réponses seront déterminées dans une large mesure par la politique et l'attitude des autres puissances envers la Russie.

Une attitude non critique, qui excuse ou ne voit pas les côtés sombres du régime soviétique, n'est pas réaliste. Il est impossible de

(27) L'ouvrage classique de V. D. Kluchevski, *A History of Russia, (1841-1911)* (trad. anglaise, 5 vol. London, 1911-1931), insiste sur le caractère cruel et inhumain de l'histoire russe où toujours le pouvoir étatique s'est servi du peuple sans avoir égard à ses souffrances. « Moscou [période du gouv. moscovite précédant Pierre Le Grand.] ne faisait qu'opprimer le peuple : aussi était-il redouté et respecté mais pas aimé. Quant à St-Pétersbourg [période faisant suite à Pierre Le Grand (W. C.)] il n'est ni craint, ni respecté, ni aimé. » (I, 124).

Un passage particulièrement intéressant est celui du vol. III, p. 6 et ss, qui souligne l'opposition existant entre les besoins de l'Etat (dans l'histoire russe) et les moyens qui sont à la disposition de la nation pour y pourvoir. L'Etat se voit obligé de recourir à l'étranger mais comme, d'autre part, les exigences de l'Etat n'admettent pas de tels délais, « des sacrifices forcés minent la substance populaire ». Voir, dans le vol. IV, l'exemple fameux de Pierre Le Grand imposant ses réformes sans considération pour les souffrances du peuple. Michael Karpovich (*The Slavonic and East European Review*, loc. cit., p. 35) signale que « Kluchevsky a tendance à traiter l'Etat comme quelque chose d'extérieur, de surimposé au peuple » ; du moins cette tendance correspond-elle à de très réels et importants courants, dans l'histoire russe. Le manque d'humanité du bolchévisme est enraciné dans les traditions de l'histoire russe — et il est particulièrement frappant de remarquer que le gouvernement bolchéviste, après avoir été introduit au nom d'une idéologie qui prophétisait la disparition de l'Etat, a édifié un Etat beaucoup plus brutal que le tsarisme moderne (voir mon livre, *Bolchevism, Theory and Practice*, New York 1932.) Florinsky, dans *Governments of Continental Europe*, appelle l'attention sur le fait que la manière de gouverner des Soviets est « la continuation d'une tradition qui a été la malédiction de l'histoire russe » (p. 929). Ce n'est pas un traditionalisme extérieur qui veut que Staline se laisse séduire par des comparaisons entre lui et Pierre Le Grand et qui a permis ces louanges d'Yvan IV qui n'étaient pas possibles du temps de la Russie des tzars : l'augmentation de pouvoir de l'Etat ne fut pas obtenu seulement par de terribles demandes imposées au peuple mais — à l'exemple de la politique anti-Boyar d'Yvan IV — par des attaques sans scrupules contre les groupes jusqu'alors dirigeants.

comprendre la politique étrangère russe si l'on accepte le slogan de la propagande russe : « la Russie a toujours voulu la Paix ». L'enthousiasme des propagandistes qui, consciemment ou non, ont dépeint la Russie comme une vierge persécutée, toujours poursuivie par des criminels brutaux a fait beaucoup pour empêcher une appréciation réaliste du régime soviétique.<sup>28</sup>

Ni le nationalisme ni la politique de puissance n'ont été éliminés par le régime soviétique, tout affaiblis qu'ils aient été par la conscience de la faiblesse due à la Grande Guerre et à la guerre civile, tout voilés qu'ils aient été par la nouvelle terminologie et la nouvelle méthode — image de la Russie patrie du prolétariat — afin de susciter, à l'étranger, la sympathie des partis communistes. Une attitude qui, par contre, suppose l'identification de la Russie avec la révolution communiste mondiale est tout aussi peu réaliste. La Russie est beaucoup plus qu'une période de son histoire et beaucoup plus qu'un régime politique et idéologique qu'on lui a imposé. La meilleure réfutation des erreurs communistes est le fait que les chefs communistes, quel que soit et quel qu'ait été leur désir de rester en continuité avec les idées et les méthodes de leur venue au pouvoir, ont dû s'adapter aux traditions russes.

Une politique qui ne prendrait pas en considération l'existence d'un Empire russe, ou qui viserait seulement à sa limitation, ne pourrait causer qu'un dangereux isolationisme russe et la lutte à tout prix contre l'encerclement et les méfiances diplomatiques. La coopération avec la Russie n'est assurément pas une tâche facile et agréable mais les difficultés ne proviennent pas uniquement des traditions communistes de l'élite dirigeante. L'antagonisme anglo-russe existait depuis bien des décades avant que le monde n'ait entendu parler des bolchévistes. Il serait naturel que les Etats-Unis, qui, dans le passé, n'ont pas eu les mêmes frictions que l'Angleterre avec la Russie, jouent le rôle de médiateur. Cette coopération ne pourrait pas permettre, évidemment, une expansion sans limites de la Russie par moyens militaires et idéologiques. Le plus grave danger dans cette voie n'est pas constitué par les demandes d'incorporation des territoires saisis en 1939 et 1940<sup>29</sup> mais par la possibilité où la Russie pourrait se

(28) W. P. et Zelda Coates écrivent : « La politique du gouvernement soviétique, depuis sa venue au pouvoir en 1917, a été basée avec constance sur l'idée de promouvoir et de maintenir la paix ». (*World Affairs and U. R. S. S.*, London, 1939). Cette affirmation n'est intéressante que pour celui qui étudie la propagande soviétique. *The Truth about Russia*, par B. et S. Webb, New York, 1942, est une preuve palpable des distorsions de la réalité auxquelles peut conduire une observation non critique de l'U. R. S. S.

(29) Le refus des Anglais d'accepter des dispositions qui pourraient aboutir

trouver de faire figure de libératrice de l'Europe ou de créer un équilibre de pouvoirs qui soit de nature à placer l'Europe dans un état de tension perpétuelle — en se servant, par exemple, d'un régime allemand nouveau, succédant à Hitler après la défaite.

Ces dangers ne peuvent pas être évités par la proclamation de principes généreux et abstraits mais seulement par une politique qui prenne en considération les conditions géographiques de la Russie. Un « perfectionnisme » qui serait doublement et exclusivement dirigé contre la Russie en faisant à la fois retour au statu quo des autres parties du monde en 1939 et en maintenant avec une rigidité extrême le principe des nationalités quand il joue contre la grande puissance slave, aurait les plus malencontreux effets.

Une politique prudente, qui tiendrait compte du fait que les chefs soviétiques respectent la force réelle, mais qui n'essayerait pas d'entourer la Russie de barrières infranchissables à tout prix et de tous les côtés, contribuerait à réduire l'influence de l'idéologie communiste. La force de cette idéologie provient aujourd'hui de la croyance que la Russie est seule de son espèce, isolée dans un monde d'ennemis qui ne l'utilisent que pour se combattre les uns les autres. . .

Si ce sentiment d'isolement était affaibli par une politique de coopération qui assurément n'est pas identique à une politique de capitulation ou d'acceptation globale de tous les désirs et de toutes les revendications russes, l'association communisme-nationalisme se dissoudrait. On aurait ainsi favorisé le remplacement possible de l'idéologie communiste et de son influence par un retour aux traditions universelles, auxquelles la Russie a participé malgré toutes ses particularités, et qui ne furent pas anéanties par le régime soviétique qui, après tout, n'est pas la fin dernière de la Russie mais seulement un incident dans l'histoire russe.

(Traduit par Paule Simon)

WALDÉMAR GURIAN

---

à l'abandon des Etats Baltes à l'U. R. S. S. fut un des facteurs responsables de l'échec des négociations alliées-russes en 1939. En 1942, l'Angleterre était prête à reconnaître leur incorporation à l'U. R. S. S. Mais cette reconnaissance ne fut pas insérée dans le texte du traité anglo-russe du 26 mai 1942 parce que, dit-on, (Arthur Krock, « *How the Atlantic Charter Survived a Crisis* », *New York Times*, 13 juin 1942), le président Roosevelt ne se sentait pas porté à soulever des discussions au sujet de l'application de la Charte de l'Atlantique, acceptée par la Russie. La Russie, elle, prétendit que les Etats Baltes étaient volontairement devenus membres de l'U. R. S. S.

## FARNHAM

Vision d'une gare à quatre étages  
Dans un entrecroisement de veines à fleur de terre; yeux  
Et bras des sémaphores, O vie  
Angoissée, aventure des chemins de fer  
Vers 1920 quand les journaux étaient pleins  
De tamponnements dans la nuit.

La gare était le tapis vert  
Où des hommes jouaient leur va-tout.

La famille était reliée à la salle des télégraphes  
Par un téléphone à pédale.  
Enervement des mains et du cœur  
Quand retentissait la sonnerie grêle :  
— Un coup, deux coups, trois, non deux  
— J'ai cru entendre trois  
Et le cœur martelait l'attente  
De grosses jambes, guidées par un fanal,  
Enjambant lourdement les rails,  
Et masquant un moment  
Les scintillement impassible des feux rouges et verts.

Gare, dressée au-dessus des maisons,  
Face au pylone d'aiguillage  
Génie exaltant de mon enfance,  
Vers 1920, quand les journaux étaient pleins  
De tamponnements dans la nuit.

ROBERT CHARBONNEAU

## LA MUSIQUE

### LE PROBLÈME DU DRAME MUSICAL : DON JUAN ET PELLÉAS

Dans la série des opéras que *France-Film* a donnés cet automne au théâtre Saint-Denis, le *Don Juan* de Mozart et *Pelléas et Mélisande* de Debussy n'étaient pas seulement les meilleures œuvres — et, musicalement parlant, les seules qu'il valait la peine d'entendre — elles étaient aussi, à bien des égards, les plus intéressantes. L'une comme l'autre posent en effet dans ses éléments essentiels le problème du drame musical, ce problème qui, à part Wagner, semble jusqu'à présent n'avoir trouvé que des solutions accidentelles.

Avec *Don Juan*, on a l'exemple, le plus typique peut-être, de l'opéra dans lequel seule la musique importe, et où l'action dramatique et le livret ne sont que prétextes. *Pelléas*, au contraire, nous donne un des essais les plus intéressants et les plus récents de l'adaptation musicale d'un drame préexistant — celui de Maeterlinck — avec tous les risques esthétiques que comporte une entreprise aussi redoutable. Mais si — malgré tout — cette tentative a échoué, ce n'est pas tant en raison de son impossibilité intrinsèque qu'à cause de l'incompatibilité spirituelle de deux auteurs : le dramatique, et le musical.

Le *Don Juan* de Mozart part d'une conception limpide : la musique est l'essence, le drame n'est qu'un cadre. Aussi bien aurait-on sans doute tort de se laisser dérouter ici par l'ineptitude du texte, par les défauts, hélas, trop évidents de l'action dramatique, et par la pauvreté de la pensée. Ce serait chercher une signification là où personne — sauf peut-être le pauvre Da Ponte — n'a voulu en mettre. *Don Juan* n'est pas autre chose qu'une sorte de concert costumé, entrecoupé de récitatifs qu'on supporte sans trop d'impatience parce qu'ils sont toujours alertes et brefs. Mais si le texte et l'action sont ainsi d'une sottise amère, ils ont au moins l'avantage d'avoir été conçus dans l'hypothèse musicale — ce qui, nous le verrons plus loin, n'est malheureusement pas le cas pour *Pelléas*. Le livret a ainsi pour seul but de servir la musique, et c'est sur la musique seule qu'il faut baser un jugement sur l'ensemble de l'œuvre.

C'est pourquoi *Don Juan* paraît particulièrement caractéristique des conceptions opératiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, beaucoup plus que *Figaro*, qui, à tous égards, est pourtant une œuvre supérieure. Car *Figaro* a pour trame la pièce de Beaumarchais, et même si elle a perdu

dans la transposition une grande partie de sa signification philosophique et sociale, elle a au moins conservé son admirable architecture dramatique et toute sa richesse psychologique. *Figaro*, nous satisfait donc plus complètement que *Don Juan*, mais c'est parce que nous exigeons de l'opéra plus que les contemporains de Mozart ne comptaient y trouver. Si *Figaro* est à nos yeux une réussite, c'est une réussite qu'on peut dans un certain sens qualifier d'accidentelle, car c'est bien par une sorte d'accident que s'est produite la conjonction de deux éléments aussi merveilleusement complémentaires : le talent de Beaumarchais et le génie de Mozart. *Figaro* n'est donc pas typique. C'est bien plutôt dans *Don Juan* qu'il faut rechercher l'esthétique du drame musical de ce temps. Et il est trop évident que cette esthétique n'arrive plus à nous contenter, que l'opéra ainsi conçu nous paraît insupportablement conventionnel, dénué de tout sens dramatique, vide de toute signification, (et pourtant quelle philosophie aurait-on pu dégager de l'histoire de *Don Juan* !) et d'une indigence psychologique navrante. Si nous allons encore voir *Don Juan*, c'est uniquement pour l'entendre, car le génie souverain de Mozart suffira toujours pour justifier la représentation de l'œuvre. Mais n'est-ce pas avouer que pour nous cet opéra, dont nous repoussons la texture dramatique pour n'en retenir que la musique, procède d'une conception qui paraît définitivement condamnée ?

Le cas de *Pelléas et Mélisande* est bien différent. Entre Mozart et Debussy les temps ont changé et, surtout, Wagner a passé. Sur Debussy, l'influence de Wagner a été prépondérante même si elle s'est manifestée par une réaction plutôt que par une soumission. Il était devenu bien difficile, après la révolution que Wagner avait apportée dans le drame musical, de conserver la superbe indifférence des compositeurs pour leur libretto. Même si on ne pouvait pas s'attendre à une répétition d'un cas comme celui de Wagner, où la combinaison du génie musical, du génie dramatique, et du génie poétique est si exceptionnelle qu'elle tient du miracle, il était devenu impossible, après lui, de ne pas traiter la trame comme un élément essentiel, sinon prépondérant, de l'opéra ou du drame musical.

Debussy, qui, après tant d'autres, avait pris le chemin de Bayreuth, l'avait compris, et bien qu'il ait réussi plus tard à se dégager de l'enchantement wagnérien, il n'a jamais oublié cette leçon de celui qui restera probablement toujours le maître incontesté du drame musical. On sait que Debussy a été, à plusieurs reprises, attiré par la scène. Il avait songé à l'histoire du *Cid*, à deux contes d'Edgar Poe, au *Tristan et Iseut* de Joseph Bédier, et qu'il avait même commencé

à travailler sur plusieurs de ces thèmes. *Pelléas et Mélisande* est cependant le seul drame musical qu'il ait réussi à mettre sur pied. On a voulu en faire un grand chef-d'œuvre. Est-ce parce qu'il constitue l'une des rares réalisations d'un compositeur qui semble avoir eu tant de peine à se réaliser ? Est-ce parce qu'il fallait trouver dans la musique française une œuvre qu'on puisse opposer à Wagner ? Ou est-ce parce que, ici comme si souvent ailleurs, on n'a vu dans la pièce qu'un de ses éléments constitutifs : la musique ?

Pourtant on a souvent dit que nul choix n'aurait pu être plus heureux que celui que Debussy avait fait de la pièce de Maeterlinck. Les affirmations de ce genre ne montrent-elles pas surtout qu'on ne se donne plus la peine de comprendre le drame de Maeterlinck, de pénétrer son sens, et de dégager son esthétique ? N'y a-t-il pas quelque injustice dans cette oblitération du dramaturge par le compositeur ? Le théâtre de Maeterlinck — dont *Pelléas et Mélisande* est l'une des œuvres les plus notables — a passé de mode. Il vaut peut-être mieux, cependant, que l'oubli dans lequel on l'a enseveli, et dont, par le flux et le reflux incessant des goûts humains, il ne manquera pas de ressortir. Mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas ici de savoir quelle est la valeur intrinsèque du drame de *Pelléas et Mélisande*. Il s'agit avant tout d'établir dans quelle mesure les conceptions esthétiques et philosophiques de Debussy se joignent à celles de Maeterlinck, ou, en d'autres termes, si le compositeur a réussi à créer entre la musique et l'action cette harmonie fondamentale en dehors de laquelle le drame musical n'a pas d'existence ni même de justification véritables.

« Une seule chose importe, c'est la recherche de notre moi transcendantal. » C'est par cette citation de Novalis que Maeterlinck commence son essai sur Emerson. On ne saurait trouver de définition plus complète, plus claire et plus profonde de sa philosophie. Cette recherche du « moi transcendantal » inspire tous ses écrits. Elle semble être leur seul ressort. « Ils ne sont pas nombreux, lit-on dans le même essai, ceux qui nous montrèrent que l'homme est plus grand et plus profond que l'homme, et qui parvinrent à fixer ainsi quelques-unes des allusions éternelles que nous rencontrons à chaque instant par la vie, dans un geste, dans un regard, dans une parole, dans un silence, et dans les événements qui nous entourent. La science de la grandeur humaine est la plus étrange des sciences. Nul d'entre les hommes ne l'ignore ; mais presque tous ne savent pas qu'ils la possèdent. » C'est dans cette intense spiritualité que toute l'œuvre de Maeterlinck se meut ; c'est dans cette conviction que la vie apparente n'est

qu'un voile derrière lequel l'âme poursuit une existence merveilleuse et définitive, que *Pelléas* a été écrit. Il faut donc se garder, si l'on veut comprendre la pièce comme elle a été conçue, de s'arrêter à l'action et au dialogue. Les personnages ne se comprennent pas par ce qu'ils expriment. « Il ne s'agit plus ici, dit Maeterlinck dans un passage de son *Tragique Quotidien*, qui semble avoir été écrit pour expliquer ses drames, de la lutte déterminée d'un être contre un être, de la lutte d'un désir contre un autre désir ou de l'éternel combat de la passion et du devoir. Il s'agirait plutôt de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le seul fait de vivre. Il s'agirait plutôt de faire voir l'existence d'une âme en elle-même, au milieu d'une immensité qui n'est jamais inactive. Il s'agirait plutôt de faire entendre par dessus les dialogues ordinaires de la raison et des sentiments, le dialogue plus solennel et ininterrompu de l'être et de sa destinée. »

On comprend dès lors que le sens de *Pelléas* ne réside pas dans le drame apparent, et qu'on se tromperait profondément en y voyant un drame d'amour, ou même un drame de la fatalité de l'amour. On a comparé *Pelléas* à *Tristan*. On a voulu en faire une sorte de *Tristan* français. C'est introduire dans la question des concepts qui tiennent plus à la politique qu'à l'esthétique. C'est surtout méconnaître totalement l'idée de Maeterlinck. L'intrigue amoureuse de *Pelléas* n'est que la surface, une surface transparente d'ailleurs qui laisse entendre ce dialogue suprême des âmes, cet « entretien dont nulle sagesse humaine ne pourrait approcher sans danger. » Elle n'est nullement l'essence ni la raison du drame, car « notre vie réelle et invariable se passe à mille lieues de l'amour et à cent mille lieues de l'orgueil. »

On peut sans doute discuter ces idées. On peut les trouver sublimes ou niaises. Mais il serait difficile de nier que ce sont elles que Maeterlinck a mises dans son drame, et que ce sont elles qu'il a voulu exprimer sous un dialogue parfois naïf, parfois obscur, mais toujours pénétré de ce sens de l'invisible qui inspire toutes ses œuvres.

En face de Maeterlinck : Debussy. On ne saurait imaginer de contraste plus complet. Devant le philosophe de l'invisible, devant le poète de l'âme, devant le penseur passionné de mysticisme, on trouve un compositeur brillant, un esprit ironique, un tempérament hédoniste.

Sur cette opposition si fondamentale des caractères on se demande comment pouvait s'établir la conjonction spirituelle nécessaire pour la naissance de l'œuvre commune. A cela il faut ajouter deux éléments qui rendaient la réussite encore plus incertaine. Le texte de Maeterlinck est resté presque intact. Quelques scènes ont disparu du drame original, mais l'adaptation a montré un respect remarquable,

et assez rare, pour le style de l'auteur. C'est donc cette prose qui a été mise en musique, une prose qui avait été conçue pour la déclamation et non pour le chant, une prose sans rythme, dont les accents ne sont naturellement pas ceux de la musique, et qui, mise en musique, donne une étrange impression de niaiserie. Ce n'est d'ailleurs pas seulement la prose qui souffre de cette adaptation. Le chant, privé d'un soutien approprié, semble se désarticuler en une sorte de mélodie sans forme et sans but. On en accusera peut-être le principe de la « mélodie continue », que Debussy a emprunté à Wagner. Mais c'est précisément dans Wagner, et dans les véritables ancêtres de la « mélodie continue », c'est-à-dire les récitatifs des grands classiques, Bach, Haendel, Gluck, Mozart, qu'on voit que le texte doit être conçu en fonction de la musique, et non pas seulement la musique en fonction du texte, et que la prose de Maeterlinck, quels que soient ses mérites ou ses défauts propres, perd toutes ses qualités par la transposition en musique.

Mais au-dessus du rythme de la phrase, il y a le rythme de l'œuvre. Et ici, il faut bien constater la même absence d'adaptation. La musique de Debussy n'est pas dramatique. Si elle excelle à créer l'atmosphère, elle semble incapable d'exprimer l'action. Car il ne suffit pas, dans un drame musical, que le texte soit dramatique, il faut aussi que la musique le soit. C'est ainsi que, dans *Pelléas*, ce sont les tableaux immobiles qui sont les meilleurs. Debussy, dont la musique est décorative plutôt qu'expressive, a réussi complètement à créer l'ambiance de rêve et d'étrangeté dans laquelle la pièce entière se meut. Mais il s'arrête là, sans arriver à nous faire sentir l'âme des personnages, ni l'action, superficielle ou profonde, vers laquelle les entraîne leur destin.

Le défaut fondamental, c'est cependant la dissonance spirituelle des deux auteurs de l'œuvre : l'un, délicatement matérialiste, agissant à fleur de peau, l'autre, intensément spirituel, toujours à la recherche du plus profond des âmes. On a dit de Debussy qu'il avait été le musicien des poètes. Ne serait-il pas plutôt le musicien des peintres. « C'est du Claude Monet ! » s'est écrié un auditeur en sortant de la première représentation de *Pelléas*. Debussy fut, paraît-il, flatté. Non sans raison. La remarque est profondément juste, mais n'est-elle pas aussi, involontairement sans doute, une condamnation de l'œuvre et de son équilibre intérieur ? Car mettre cette musique sous le nom de Claude Monet, c'est admettre qu'elle a méconnu la conception propre de l'œuvre. Le dialogue même, que l'auteur avait fait diaphane, acquiert sous l'effet de la musique une sorte d'opacité sous laquelle il perd tout son sens. On ne voit plus les âmes au travers des mots,

et la signification entière de l'œuvre se réduit à une pauvre petite idylle banale dont on ne saisit plus la nécessité.

Bien entendu, tout cela ne touche pas la musique elle-même. La musique garde ses qualités intrinsèques, et celles de la partition de *Pelléas* sont grandes. Si l'on doit déplorer qu'elle ne se trouve pas sur le même plan que la pièce, on ne peut manquer d'être impressionné par sa richesse picturale, par la sûreté de son goût, jamais en défaut, et par la finesse constante de son phrasé. Et cela suffit pour faire de l'audition de *Pelléas* un événement artistique, dont on a été heureux de pouvoir jouir dans des conditions aussi remarquables.

*Pelléas*, pas plus que *Don Juan*, ne sont ainsi une réponse aux questions que pose le problème du drame musical. Ni l'un ni l'autre ne présentent cet accord constant entre l'action, le texte et la musique qui sont la seule base du drame musical. Il faudra, dans la nuit qui a suivi l'éblouissement wagnérien, attendre Moussorgsky et Richard Strauss, pour trouver des compositeurs qui ont su donner des œuvres dans lesquelles ces trois éléments s'équilibrent dans une harmonie souveraine, sans rien perdre de l'originalité ni de la puissance émotive qui leur sont propres.

HENRI ROVENNAZ

## JEUNE POÉSIE

### DANS LES RUINES

*Sous les arceaux de pierre envahis par les herbes,  
Entre les blocs massifs lourdement éboulés,  
Le jeu des ombres bleues promené entre les gerbes  
Les profils anguleux des piliers écroulés.*

*Dans le calme ciel bleu, un grand épervier plane;  
Son œil puissant se pose entre les marbres blancs;  
Seule, au grand vent du large, une rose se fane;  
L'oiseau s'en va, distrait, à grands coups d'ailes lents.*

*Mon cœur est, dans les bois, une ruine endormie;  
Les débris de bonheur et des espoirs éteints  
Jonchent son sol pierreux; mais une image amie  
Vient y voler parfois, puis retourne aux lointains.*

*Je ne demande pas, aimée, que bon te semble  
De relever les murs de chaque vieille tour;  
Prête-moi seulement ta main, allons ensemble  
Visiter en pleurant ces ruines de l'amour.*

Louis GADBOIS

## LES LIVRES

### LES PÉCHÉS DE VILLON, DE VERLAINE ET DE CARCO

Villon, Verlaine, Rimbaud et Carco sont à la hausse au pays pourtant pudibond de Québec. Avant la guerre, on avait parfois la rare fortune de rencontrer quelqu'un qui n'avait pas lu les mêmes livres que soi et de recueillir ainsi le miel rare. Aujourd'hui, les éditeurs standardisent les lectures. Tout le monde lit et commente les mêmes livres. Il y a donc lieu de craindre bientôt une intoxication réciproque de tous ceux qui se délectent de papier noirci.

Les éditions Pascal ont donc réédité le déjà ancien *Roman de François Villon*, de Carco (Plon, 1926). Valiquette nous donne l'œuvre complète de Rimbaud, avec préface de Robert Goffin, en deuxième édition, ainsi que deux compacts volumes de Verlaine. Enfin, les éditions Variétés rééditent un *A la gloire de Verlaine* (Nouvelle Revue Critique, 1940), déjà paru en feuilleton dans *Gringoire*, et qui ne méritait sans doute pas davantage : il n'ajoute pas grand'chose à la gloire de Verlaine et à la réputation de son inquiétant compagnon « à semelle de vent ». Encore moins à celle de Francis Carco, l'obligé auteur de cette navrante histoire de chair et de sang. Et, pour revenir à Villon, premier poète truand, Pony nous a révélé, il n'y a pas si longtemps, *Nostalgie de Paris*, toujours de Carco (Editions du Milieu du Monde, Genève, 1940), qui rachète un peu les libertés que le dénommé Carco avait prises en romançant l'œuvre du pauvre grand et malheureux poète.

Villon, Verlaine, Rimbaud et Carco ne sont pas compagnies de tout repos. Mais le critique bénéficie toujours de certaines grâces d'état qui lui permettent d'aller cueillir la rare fleur de la poésie dans les lieux les moins recommandables, voire dans les maisons closes, que leurs volets abritent une Vénus malade, une plantureuse Sapho ou un maigrelet Corydon. La poésie naît n'importe où.

C'est surtout à Marcel Schwob et à Pierre Champion que nous devons de connaître un peu sérieusement le vrai visage de Villon. Quand on songe que, jusqu'à il y a cinquante ans, on ne connaissait du rêveur médiéval que l'œuvre corrigée par Marot, on en demeure confondu. Marcel Schwob a consacré sa vie entière à rechercher dans les registres de l'époque, autant ceux de la Sorbonne que du Châtelet, les traces du *pauvre* Villon, et à rétablir, aux lumières de la critique scientifiquement exacte, le texte intégral de son œuvre. Toujours souffrant, ne se relevant d'une opération que pour récupérer des forces en vue d'une seconde, le douloureux époux de Marguerite Moréno disait à ses amis, vers la fin de ses jours :

— Villon ? Je ne vois encore que le petit bout de son doigt.

Il existe, en effet, il faut bien l'avouer à la plus grande honte de l'histoire littéraire, peu de documents sûrs sur le *mauvais eschollier*. Ce qu'on peut écrire de vérifié sur lui se borne à quelques pages, peut-

être même à quelques lignes. Nous savons qu'il est né en 1431; qu'un chanoine lui donna son nom et le fit étudier; qu'il s'affilia à une bande de voleurs; qu'il tua un prêtre qui lui cherchait noise; qu'il fut appréhendé par des sergents à verges, condamné à être pendu, puis gracié. On ne connaît même pas la date de sa mort. Une légende vigoureuse l'a vite entouré. Les *Repuës franches* lui prêtent des tours pendables. Rabelais veut qu'il ait vécu quelque temps en Angleterre et qu'il ait pris beaucoup de plaisir à en remonter au roi sur les vertus fantaisistes et inespérées des armoiries de France; qu'il ait aussi fait jouer la Passion à Saint-Maxent, « sus ses vieux jours », en langage poitevin, et qu'il se soit même vengé plutôt cruellement du curé qui refusait de lui prêter les ornements sacerdotaux pour la *monstre* et le spectacle qui suivait (*Le Quart livre*, XIII).

C'est sans conteste ce Villon légendaire que Rabelais a voulu crayonner dans son Panurge. On le reconnaît très bien, grandi par la légende populaire, notamment dans le chapitre *Des mœurs et conditions de Panurge* (*Pantagruel*, XVI): ses fausses galanteries, ses beuveries, ses blagues à l'église, ses larçons à l'étal et jusqu'à ses embêtements au guet.

Avec ces quelques données, avec surtout la reconstitution historique magnifique de Pierre Champion, qui nous situe Villon dans ce cadre bouleversé de l'histoire de France: la famine, la peste, la guerre interminable, les bandes de mendiants et de voleurs, les loups dans Paris, Francis Carco a écrit *Le Roman de François Villon*. Du moins, ne nous donne-t-il pas le change avec le titre. Il s'agit bien d'un roman. L'affabulation y joue le premier rôle, avec le maximum de vraisemblance. Il faut bien le dire et reconnaître à « Monsieur Francis », comme l'appellent *ces dames*, quand il va dans le milieu, un talent extrême et un tempérament de poète. Poésie un peu frelatée, mais qui a ses charmes à ses heures, le charme de la *Bohème et mon cœur* et de *Mimi Pinson*, de Mademoiselle Savonnette et du gros Dédé, le tout coupé d'arrivées brusques de flics, de coups de poignard dans le dos au fond d'une impasse. C'est la poésie des absinthés dans des verres gras, sur zinc douteux, des petites prostituées en robes mauves, un peu frileuses, ramassées au matin, des peintres *sans le rond* et des poètes malheureux mais *bath* quand même, des rideaux déchirés dans les chambres de fortune. La poésie de Carco est un peu un bouquet de violettes fanées ramassé dans la ruelle.

Que ceux qui connaissent peu Villon prennent plaisir à ce que Carco fasse parler argot à un des plus grands poètes français, il restera toujours ceux qui sont prêts à tout oublier d'une vie dont ils veulent bien avouer qu'ils ne connaissent pas grand'chose, pour admirer une œuvre qui fait de son auteur, seigneur ou truand, le premier grand poète lyrique et le premier *je* de la littérature française.

Mais il n'y a pas qu'avec Villon que Carco ne se gêne pas. Son *A la gloire de Verlaine* ne grandit guère le pauvre poète titubant entre deux « vertes », le lamentable ami de Rimbaud. Déjà, sur ses relations avec le « Satan adolescent », sur l'idylle bucolique avec le petit Lucien ou sur ses amours de rencontre, François Porché ne nous avait fait grâce d'aucun détail, dans son *Verlaine tel qu'il fut*. On en gardait malgré tout une bonne impression: celle d'un critique consciencieux qui dit simplement les choses et montre que Verlaine était grand poète

malgré sa vie peu édifiante. Carco a évidemment le goût du sordide. Il met constamment le pied sur la pédale macabre. Je veux bien qu'il écrive des choses très justes sur le côté féminin de l'œuvre de Verlaine (comment en effet expliquer autrement la vie et l'œuvre), mais que de détails repoussants. Le récit de la mort et des funérailles de Mme Verlaine mère est à cet égard saisissant. Le poète, immobilisé au lit par un genou malade, enfermé dans sa chambre, entend dans l'appartement voisin les préparatifs auxquels il ne peut prendre part : la bière sur laquelle on cogne, et qu'on doit passer par la fenêtre, les chuchotements des prostituées qui prennent part à la cérémonie, etc. Pour compléter le tableau, le propriétaire relève familièrement le moral du poète :

— Allons ! Du courage, monsieur Paul !

Que l'auteur de *L'amour vénal* essaie après, tant qu'il voudra, de montrer la grandeur du poète, il nous a raconté tant de choses ignobles sur son compte qu'il ne parvient plus à les faire oublier à ses lecteurs.

Il y a déjà longtemps, André Gide se fâchait avec raison contre les annexions au catholicisme d'écrivains inquiets ou troubles auxquelles se livraient certains néo-convertis un peu trop zélés et de manière pas toujours très honnête. L'œuvre de Rimbaud que nous offre Valiquette appelle à cet égard quelques commentaires.

Robert Goffin, à qui nous devons un remarquable *Rimbaud vivant* (1937), que préfaça Jean Cassou, était tout désigné pour présenter l'œuvre du voyant. Il évoque à son sujet d'aimables souvenirs et évoque pour nous le Paris des poètes. Il écrit quelque part imprudemment : « Le texte de la première édition était complet dans le sens où on l'entendait il y a quelques années. J'ai cru qu'on ne pouvait négliger la « Lettre du Voyant » et le poème retrouvé par Marcel Coulon. J'ai aussi insisté pour que les textes originaux fussent revus sérieusement et datés quand c'était possible. Par négligence, il y a deux ans, j'avais laissé passer dans « Voix de France » un texte préparé *Ad usum Delphini* par une « Oxford Edition ». André Breton me rappela durement à la réalité. Il avait raison. On n'a pas le droit de prendre des libertés avec celui qui est la liberté même. »

Bravo ! Il y a bien assez qu'un vers de Villon de la *Ballade des Dames du temps jadis*, changé d'abord pour fins scolaires, prenne la place du vers authentique dans la plupart des éditions courantes. Mais voici qu'un volume venu de Suisse, recueil précieux et émouvant d'articles, de poèmes et d'essais, révèle un admirable texte de Georges Duhamel sur Rimbaud : « J'ai, comme beaucoup de jeunes lettrés au début du siècle, écrit l'auteur des *Pasquier*, appris Rimbaud dans l'édition publiée au *Mercure de France* par Paterne Berrichon et Ernest Delahaye. En ce temps-là, Rimbaud disait :

*Des écumes de fleurs ont béni mes dérades...*

Il dit aujourd'hui :

*Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades...*

Nulle hésitation : la copie de Verlaine porte bien « bercé »<sup>1</sup>. Christianisation de Rimbaud.

(1) Georges Duhamel : *Notes sur l'art de Rimbaud*. Domaine français. Messages 1943. Editions des Trois Collines, Genève, 1943.

Ouvrons l'édition Valiquette, au *Bateau ivre*, pour constater qu'elle répète le vers interpolé :

*Des écumes de fleurs ont béni mes dérades...* (p. 105)

Autre expérience : Dans sa préface à *Les yeux d'Elsa*, Aragon écrit : « J'avais, à l'âge où l'on apprend à aimer les poèmes, été singulièrement frappé par ces vers de Rimbaud :

*Mais des chansons spirituelles*

*Voltigent partout les groseilles*

tels qu'ils figuraient sous le titre *Patience (D'un été...)* dans l'édition Vanier. On veut aujourd'hui (édition critique, Mercure de France) qu'ils se lisent :

*Voltigent parmi les groseilles*

et sans doute qu'il en est ainsi... » (p. VII de l'édition Horizon. 1943).

Voici que l'édition Valiquette propage cette seconde erreur (p. 111). J'ignore si André Breton a protesté, mais ces deux interpolations inclinent à penser qu'il faudra attendre la reprise des relations avec la France pour s'assurer un Rimbaud authentique, débarrassé d'une part du romanesque sordide d'un Carco et libéré aussi des pieux mensonges de bonnes âmes qui prennent sur elles de faire la toilette des morts pour la postérité.

MARCEL-RAYMOND

## LES MAÎTRES MILITAIRES DU JAPON<sup>1</sup>

Roger Duhamel a été fort bien avisé en traduisant ce livre sans prétention. L'auteur, Hillis Lory, se montre le plus pratique des écrivains : il choisit le point qui nous intéresse et laisse les autres de côté. Nous sommes en guerre avec le Japon, et l'homme de la rue ne se pose que deux questions : le Japon est-il aussi puissant qu'on le dit; allons-nous gagner la guerre bientôt ? Le Japon est très puissant, et la tâche s'annonce dure et ardue.

Ce qui m'a intéressé pour mon compte, ce sont surtout les allusions à la démocratie apparente du Japon. Comme Hitler, ces tyrans modernes (les tyrans antiques ne venaient-il point, pour la plupart, du simple peuple, sauf, bien entendu, le pompeux Louis XIV) ces tyrans modernes n'oppriment pas tellement qu'ils ne convainquent le peuple à se laisser opprimer. Nos frères jaunes ont leurs Goebbels et leur *Gringoire*, qui n'ont rien à apprendre des autres.

Et saviez-vous pourquoi le Japonais était tellement militariste ? C'est tout simplement qu'il est mieux nourri et plus honoré à la caserne que s'il restait pacifiquement dans son village.

Si les démocraties avaient laissé tous leurs ouvriers crever de faim, si elles avaient magnifié le soldat, la guerre n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais, je vous le demande, à quoi bon être démocrate, dans ce cas ? Il vaut mieux courir des risques.

Berthelot BRUNET

(1) Editions de la Revue Moderne, Montréal.

ROGER LEMELIN

**AU PIED  
DE LA PENTE DOUCE**

*roman*

« Voici un roman qui sera beaucoup lu, fera beaucoup parler et fera rire davantage; mais, ce qui importe par-dessus tout, il ouvrira des yeux, fera germer le sens de la responsabilité sociale, suscitera des initiatives chez notre jeunesse tellement disponible, l'incitera à se souvenir que l'esprit chrétien ne consiste pas à crier « Seigneur, Seigneur », mais à « donner à manger à ceux qui ont faim et à vêtir ceux qui sont nus »...

... « Ecrit à l'occasion d'un milieu et d'un cas particuliers, ce roman atteint cependant par la signification profonde de ses peintures et de ses réflexions, par la qualité des images, par l'agencement de ses foyers d'intérêt, par la stylisation de ses caricatures, par la finesse aiguë de l'écriture, à l'universalité du grand roman. »

JACQUES TREMBLAY *Relations*

Prix : \$ 1.50

---

**LES JUIFS**

par

JACQUES MARITAIN, PAUL CLAUDEL  
RENÉ SCHWOB, DENIS DE ROUGEMONT  
et autres

« Le livre réunit donc tous les témoignages que l'on puisse désirer au sujet des Juifs. »

P. S.  
*Carnets Viatoriens*

« Les *Juifs*, livre de première grandeur, ne peut laisser indifférents ceux qui veulent s'instruire sur la Passion d'Israël. On doit le lire avant de porter un jugement sur l'éternel problème des fils de Sion. »

DOSTALER O'LEARY  
*La Patrie*

Prix : \$ 1.50

ADOLPHE NANTEL

# LA TERRE DU HUITIÈME

« Cette histoire de la résurrection de la terre est un magnifique récit écrit dans une langue riche en images et en couleur et toute chargée de terre et de chair. Quelque chose dans le genre de Giono, poétique et émouvant. »

GUY SYLVESTRE  
*Le Droit*

« Nantel est avant tout un peintre, un peintre à qui il faut le grand air. Il aime donner la vie à des êtres bâtis en force et en beauté, à les voir évoluer avec noblesse au sein de l'humanité... »

ROGER DUHAMEL  
*Le Canada*

« C'est un vrai roman canadien dont les termes sont précis, variés et authentiques. Qu'il s'agisse de bûcherons, des draveurs ou de la femme canadienne, les détails pittoresques abondent. »

PIERRE COURTINES  
*Courrier du Pacifique*

« Je ne sais guère comment qualifier un récit comme celui-là, c'est presque aussi beau qu'une histoire de la Bible... Ses analyses d'âmes, sans être poussées, sont justes. Et tout le livre éclate de lumière, vit du mouvement de la flore et de la faune de chez nous, rutilant d'images neuves. Il s'apparente à *Menaud, maître-draveur*. Moins le lyrisme, sans doute. Mais de la poésie à pleines pages, une poésie toujours fraîche, enracinée dans la terre canadienne. »

P. HILAIRE, CAP.  
*Revue de l'Université d'Ottawa*

*Prix : \$ 1.00; édition numérotée sur vergé : \$ 2.00*

MARCEL RAYMOND

# Le Jeu Retrouvé

Aujourd'hui que le Vieux-Colombier appartient à l'histoire littéraire, il semble de plus en plus évident que tout le théâtre contemporain jusqu'à nos jours a été influencé par la forte personnalité de Jacques Copeau. C'est ce que Marcel Raymond a voulu mettre en lumière dans *LE JEU RETROUVÉ*.

C'est la première fois que la vie et l'influence de Jacques Copeau font le sujet d'un livre. Appuyé sur une documentation solide et aidé des confidences de plusieurs personnes, dont Henri Ghéon, Ludmilla Pitoëff et Gustave Cohen, qui avaient survécu de près l'effort de Copeau, Marcel Raymond retrace toute la vie de ce rénovateur du théâtre, depuis ses divertissements d'enfant jusqu'à sa nomination à la Comédie-Française.

Le côté extraordinaire de la carrière de Copeau, c'est que son influence ne commence à se faire sentir qu'après la fermeture du Vieux-Colombier, mais, à partir de ce moment, elle est à la source des plus audacieuses démarches du théâtre des vingt-cinq années, y compris le formidable essor du théâtre religieux.

## EXTRAITS DE PRESSE

« Sur Jacques Copeau et sur le théâtre nouveau, Marcel Raymond a su composer une somme vivante... »

P. HILAIRE, cap. *Revue de l'Université d'Ottawa*

« Copeau a trouvé en Raymond un biographe et un exégète averti; nous devons à celui-ci une synthèse substantielle de l'effort qui a rajeuni la scène française... »

EMILE LEGAULT, C. S. C.

*directeur des Compagnons de Saint-Laurent*

« Marcel Raymond connaît à la perfection le théâtre contemporain... »

ROGER DUHAMEL *Le Devoir*

Prix : \$ 1.50; Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 3.00

2<sup>e</sup> édition

ROBERT CHARBONNEAU

# ILS POSSEDERONT LA TERRE

roman

## EXTRAITS DE PRESSE

"Du premier coup, M. Charbonneau s'est placé sur le plan de la littérature universelle : on peut comparer son roman aux œuvres des meilleurs écrivains étrangers."

GÉRARD DAGENAIS, *La Revue Moderne*, 1-42.

"Jamais chez nous romancier n'avait atteint à de telles profondeurs, n'avait plongé regards plus cruels ni lucides au fond de l'âme humaine. *Ils posséderont la terre* pose nettement le problème de la destinée humaine, M. Charbonneau compromet le salut de ses créatures, son roman est le plus chargé d'inquiétudes de tous les romans canadiens : c'est une œuvre unique chez nous.

GUY SYLVESTRE, *Le Droit*, 6-12-41.

"C'est là un livre qui pourra distraire de l'attente où ils sont d'un nouveau Giono, d'un autre Giraudoux ou d'un extraordinaire Jouhandeau, les exigeants amateurs de belles-lettres."

GUY JASMIN, *La Revue Populaire*, 1-42.

"... Robert Charbonneau, dont le premier ouvrage, *Ils posséderont la terre*, marque une date importante dans la vie de l'esprit au Canada. Un chef-d'œuvre ? Nullement, mais un roman fort et âpre, puissamment conçu, écrit dans une langue dépouillée et profondément suggestive dans sa retenue volontaire."

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 20-12-41.

"Par la composition de son œuvre, par le choix des personnages, par le procédé d'écriture, M. Robert Charbonneau apporte à nos lettres un élément neuf ; il s'impose à l'attention de tous ceux pour qui la chose littéraire a encore, en notre pays, son importance."

EMILE-CHARLES HAMEL, *Le Jour*, 6-12-41.

"Robert Charbonneau est un psychologue lucide, amer et cruel."

*La Presse*, 27-12-41.

"Les romanciers de chez nous, en effet, ont écouté Edmond Jaloux : 'Il est sage de ne peindre que les gens que l'on connaît et les milieux où l'on a vécu'. C'est aussi ce conseil que pratique Robert Charbonneau, d'ailleurs. Mais lui, son milieu, c'est la ville, et les gens qu'il connaît ce sont des jeunes de la ville, adolescents inquiets, troublés qui se cherchent ; voilà qui est nouveau dans notre littérature, et prometteur."

GEORGES-HENRI D'AUTEUIL, *Relations*, 1-42.

"De toute la production littéraire de chez nous, *Ils posséderont la terre* est certainement l'œuvre la plus engagée dans les risques d'une investigation aux régions les plus inaccessibles de l'âme."

ARTHUR LAURENDEAU, *Action Nationale*, 2-43.

Prix : \$ 1.25

REX DESMARCHAIS

# LA CHESNAIE

roman

Olivar Asselin, qui s'y connaissait en hommes, avait vu dans Rex Desmarchais un romancier qui serait digne de figurer un jour auprès des plus grands noms de la littérature française. C'était après la publication de *L'Initiatrice*.

Depuis M. Desmarchais a perfectionné son métier. Encore très jeune, il nous donne avec *La Chesnaie* un roman d'envergure qui se rattache à la grande tradition.

Aucun roman n'a suscité chez nous autant de réactions vives. C'est un chef-d'œuvre ont dit les uns; c'est un échec ont crié les autres. Pour expliquer ces réactions, il faut dire que le roman de M. Desmarchais, s'il est d'abord une œuvre d'art et une étude de caractères, n'en remue pas moins des passions vivaces, surtout en temps de guerre. Le héros de *La Chesnaie* se donne comme le futur dictateur des Canadiens français. Descendant des patriotes de 1837, il évoque leurs misères et leur foi pour stimuler l'enthousiasme de ses partisans. Sa tentative échoue.

Quelques lecteurs ont cru de bonne foi voir là une condamnation du mouvement nationaliste. Les autres y voient un encouragement à la révolte.

C'est dire que les controverses ne sont pas près de s'éteindre autour de *La Chesnaie*. C'est un livre que tous doivent connaître.

## EXTRAITS DE PRESSE

« Ceux qui n'auront vu dans ce roman, écrit de main de maître, que le récit délicieux des tourments que peut causer un solide complexe d'infériorité dans l'âme fascinante de certains jeunes gens, sauront gré à M. Desmarchais d'avoir étalé cette âme à nu avec un raffinement d'artiste et un tour de plume vraiment enviable. »

GUY JASMIN  
*Le Canada*

« *La Chesnaie* recevra peut-être un meilleur accueil dans l'avenir, lorsque les tempêtes de l'heure auront fait place à un ciel serein. Je ne puis me résoudre à classer d'une façon définitive une œuvre dont la langue est si riche et si parfaite, une œuvre qui pose devant l'esprit un bon nombre de nos problèmes nationaux, une œuvre qui est bien près d'être une synthèse de toute notre vie politique. »

EDOUARD LAURENT  
*Culture*

Prix : \$ 1.25  
Edition numérotée sur Japon : \$ 3.00  
sur Byronic : \$ 2.00

Léon Blum

# L'Histoire Jugera

Voici, sur la politique extérieure de la France, de l'Europe et des Etats-Unis, de 1932 à 1940, le premier livre qui n'ait pas été écrit pour des fins de justification personnelle : son auteur, Léon Blum, qui toute sa vie a lutté pour la paix, a noté au jour le jour, en tentant en vain de les combattre, les progrès de la guerre.

Le lecteur verra apparaître et se préciser l'indifférence ou la lassitude américaine, les divergences franco-anglaises, fatales à la cause de la paix, les complicités intérieures du fascisme étranger, la désaffection des grandes puissances à l'égard de la Société des Nations et qui devait amener son effondrement, le conflit italo-éthiopien, vraie cause de la guerre, le drame tchéco-slovaque et ses conséquences...

L'auteur, chef de parti n'y parle de lui que lorsqu'il présente sa propre défense devant la Cour de Riom, où il a forcé l'admiration de ses ennemis, et fait pleurer ses juges.

Emprisonné depuis près de trois ans, il ne connaît pas ce livre.

## EXTRAIT DE LA PREFACE

*Tous ses actes politiques, souvent incompris, encore mal connus de l'opinion, malgré les révélations du Procès de Riom, ne témoignent que de son amour pour son pays et pour la Liberté du Monde. C'est cela qu'il expie aujourd'hui.*

*En signant cette préface, je n'ai pas voulu seulement remplir un devoir d'amitié, mais j'ai voulu aussi rendre hommage à un homme injustement accusé, et dont l'Histoire assurera, mieux qu'aucun de ses amis, la Défense.*

William C. BULLIT

Prix : \$ 2.00; par la poste : \$ 2.15  
Edition numérotée sur Japon : \$ 10.00

# L'Amérique Latine

par

John Gunther

*L'Amérique latine* et le premier ouvrage de quelque importance publié au Canada français sur les vingt Républiques situées au sud des Etats-Unis dans l'hémisphère occidental. L'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud sont encore pleines de mystère pour les habitants de l'Amérique du Nord. Sauf deux ou trois pays sur lesquels nous avons des notions du reste assez vagues, nous ne connaissons pas ce monde que les circonstances rapprochent graduellement du nôtre.

Voici un livre qui en révèle, dans le style vivant du reportage, les multiples aspects. Quand on l'a lu, on a l'impression d'avoir accompagné l'auteur dans son voyage et de posséder une connaissance personnelle de chacun des pays de l'Amérique latine.

Volume de plus de 500 pages, bourré de faits, d'aperçus historiques, d'études sociales, économiques et politiques, de considérations relatives à la défense de l'hémisphère et de conclusions de toutes sortes, traduit dans une langue correcte et facile, qu'on lira avec autant de profit et d'intérêt que de plaisir.

## EXTRAITS DE PRESSE

« Comme ouvrage d'initiation à l'Amérique latine, je ne connais rien de mieux que ce reportage. »

ROGER DUHAMEL *La Revue Moderne*

« Dans le présent volume, l'auteur se propose un triple but : esquisser un tableau de la situation politique de chacun des vingt pays de l'Amérique latine qu'il a visités; faire un juste portrait de leurs hautes personnalités; et exposer leurs problèmes les plus urgents. Nous devons reconnaître que ce triple but a été atteint pour la plupart des pays; le tout présenté dans un style agréable et vivant, qui aide l'intérêt à se soutenir jusqu'à la fin. »

RICHARD ARÈS *Relations*

« Au cours de son voyage, Gunther a rencontré des centaines d'hommes politiques de tout clan et de toute doctrine. Il les présente à tour de rôle au lecteur... »

ANDRÉ ROY *L'Action catholique*

Prix : \$ 3.00; Edition numérotée sur vergé : \$ 6.00

WALLACE FOWLIE  
DE VILLON A PEGUY

La lecture du livre de M. Fowlie fait se lever en moi bien des réflexions, mille souvenirs. Elle me donne aussi des plaisirs si vifs que je ne cesserais d'en entretenir le lecteur. Mais chaque genre littéraire a ses lois auxquelles on ne saurait déroger. Il convient qu'une préface soit courte. Allez sans plus tarder aux belles pages consacrés à Villon, un Villon bien différent de celui de Francis Carco et de celui de Marcel Schwob; à cet étonnant Maurice Scève qui avec le génie éternellement entouré et volontiers obscur des Lyonnais, préfigure tout de même ce qu'il y a de plus mystérieux dans la lumière taillée à facettes de Paul Valéry. Plongez-vous dans le gouffre interstellaire de Pascal. Ne négligez aucune de ces études qui vous achemineront à une connaissance plus complète de l'esprit français, de l'homme français, de leurs sommets et de leurs profondeurs. Et vous verrez qu'il est légitime d'appliquer à Michel Fowlie ce qu'il dit de la France: ce n'est pas un écrivain comme les autres, mais une âme riche, un puissant esprit ardent et pur comme la flamme. Son œuvre est marquée par la souveraineté du talent.

HENRI FOCILLON

Prix : \$ 1.00

---

WALLACE FOWLIE  
LA PURETE DANS L'ART

« Le livre de Wallace Fowlie enrichit notre connaissance sur quelques sujets choisis dont il parle avec une compréhension, avec une intimité qui ont tôt fait de gagner notre confiance. »

ROGER DUHAMEL *Le Canada*

« M. Fowlie pourrait bien se révéler le successeur de ces grands critiques universels qui ont été ou sont encore Charles du Bos et Wladimir Weidlé. »

GUY SYLVESTRE *Le Droit*

« The five essays which compose this volume (Le secret du chant, Mallarmé, T. S. Elliot, Gide, Le roman français) offer a lyrical and spiritual message interwoven with critical views. »

ANDRÉ DELATRE *Books Abroad*

« Il est bon que des ouvrages comme celui de M. Wallace Fowlie protègent les sources de la poésie, en ravivant en nous le sens du mystère et la loi fondamentale du symbolisme qui est une participation à l'être éprouvée ou suggérée. »

YVES FILFE *Revue Dominicaine*

Prix : \$ 0.90

BERTHELOT BRUNET

# LE MARIAGE BLANC D'ARMANDINE

*Contes*

EXTRAITS DE PRESSE

« Brunet nous livre dans *le Mariage blanc d'Armandine* le meilleur de son talent. »

JACQUES MATHIEU *Mes Fiches*

« Il y a dans ces contes qui tous étudient quelque aspect de la bigoterie, quelque déformation de la vertu, une cruauté qui révèle toutefois beaucoup plus d'amusement que de déception. »

GUY SYLVESTRE *Le Droit*

« Ces contes me semblent, à première vue, toute une suite de souvenirs racontés finement et avec une pointe d'humour satirique. »

FERDINAND BIONDI *Vient de paraître*

« *Le Mariage blanc d'Armandine* apporte quelque chose de tout à fait nouveau dans nos lettres et nous ne doutons pas que son influence ne soit considérable. »

JEAN LE MOYNE *Le Canada*

« ... Berthelot est avant tout un conteur-né. Quoi qu'il écrive, et son invraisemblable érudition lui donne droit d'écrire à peu près de tout, l'auteur de *Chacun sa vie* ne se départit jamais de cette verve endiablée qui est l'apanage du conteur-né. »

GABRIEL-M. LUSSIER, O. P. *Revue Dominicaine*

Prix : \$ 1.00

---

*Sous peu*

## LES HYPOCRITES

*roman*

*Sont parus*

**TOME I**

**TOME II**

**TOME III**

**TOME IV**

# **Histoire du Canada**

*par*

**F.-X. GARNEAU**

La nouvelle édition de l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, soigneusement revue par le petit-fils de l'auteur, M. Hector Garneau, se distingue de toute façon des éditions publiées à Paris. Le texte adopté est celui de la quatrième édition de 1882. Il comporte non seulement la suppression des passages périmés, mais encore des additions qui font suite au récit, certains redressements qui s'imposaient. D'autre part, les notes et les appendices sont remplacés par de brèves références et une bibliographie mise à jour, où figurent avec avantage les meilleurs livres des historiens et des érudits canadiens.

Cette réédition s'adresse au grand public à la fois et aux élèves de nos maisons d'enseignement secondaire et supérieur.

**ÉDITION EN PLUSIEURS VOLUMES  
FORMAT BIBLIOTHEQUE**

*On peut souscrire dès maintenant à la série  
chez son libraire ou chez l'éditeur*

---

Les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> volumes sont sous presse.

# CONNAISSANCE DU PERSONNAGE

ou

COMMENT LIRE LES ROMANS

par

**ROBERT CHARBONNEAU**

auteur de

## Ils posséderont la terre

*roman psychologique qui obtint le troisième*

Prix David 1942

### LE PERSONNAGE

Le roman est la plus importante source de culture de l'homme moderne. Connaître les hommes, se connaître soi-même, se développer l'imagination au contact de la fiction sont autant de bienfaits mis à la portée de tous par les romanciers.

Mais comment lire les romans ? Comment les choisir surtout ? se demandent la plupart des gens. Lisez *Connaissance du Personnage ou comment lire les romans* qui répond à ces questions.

Le livre de Robert Charbonneau n'est pas un répertoire de titres, mais une étude de la création, de l'art du roman et des grands romanciers. Vous découvrirez ainsi le moyen de ne lire que des romans vraiment intéressants et profitables et de les choisir selon vos goûts.

Prix : \$ 1.25

COLLECTION

## *France Forever*

dirigée par le professeur Henri Laugier

LES RELATIONS COMMERCIALES DE LA FRANCE

par Jean Gottmann

*Institute for Advanced Studies, Princeton*

Prix : \$1.25

LE PROBLÈME DU CANCER

par Charles Oberling

*de la faculté de médecine de Strasbourg*

Prix : \$1.50

PROBLÈMES DE MÉDECINE DE GUERRE

par le professeur Daniel Cordier

*de l'Université de Cambridge*

Prix : \$1.25

LES ORIGINES DE L'HOMME AMÉRICAIN

par Paul Rivet

*directeur du Musée de l'Homme à Paris*

Prix : \$1.25

BANDJOUN

*(Cameroun français)*

par le R. P. A. Albert

Prix : \$1.50

COMBAT DE L'EXIL

par le professeur Henri Laugier

Prix : \$1.25

DES PRISONS DE LA GESTAPO A L'EXIL

par le sénateur André Maroselli

Prix : \$1.25

SAINT-PIERRE ET MIQUELON

par E. Aubert de la Rive

Prix : \$1.75

DE MONTMARTRE A TRIPOLI

par André Glarner

Prix : \$1.50

**ÉDOUARD MONTPETIT**

*SOUVENIRS*

Le livre le plus important de la saison littéraire . . . . \$ 1.50

**EMIL LUDWIG**

*MACKENZIE KING*

Par le biographe de Goethe, Napoléon, Roosevelt et Staline . . . . . \$ 1.00

**MARCEL DUGAS**

*PAROLES EN LIBERTÉ*

Le meilleur livre de Marcel Dugas . . . . . \$ 1.00

**MOLIÈRE**

*ŒUVRES*

Toutes les grandes œuvres. Introduction et notes par Georges Raeders. Collection « Classiques de l'Arbre » 2 volumes de 320 pages . . . . . \$ 3.00

**VIGNY**

*ŒUVRES*

Introduction et notes par Fernand Baldensperger. Collection « Classiques de l'Arbre » . . . . . \$ 1.25

**AUGUSTO-J. DURELLI**

*LIBÉRATION DE LA LIBERTÉ*

Comment réaliser la « véritable démocratie » . . . . . \$ 1.00

**GEORGES BERNANOS**

*SOUS LE SOLEIL DE SATAN, roman*

« Bernanos n'ignore aucun des problèmes de l'Eglise, du prêtre, des passions politiques ou religieuses » . . . \$ 1.75

**SAINT ALBERT LE GRAND**

*TRAITÉ DE L'UNION À DIEU*

Collection « Textes Spirituels » destinée au public canadien qui se soucie de nourrir sa foi et ses méditations à la source authentique des œuvres spirituelles . . . . \$ 0.25

**PÈRE LOUIS LALLEMENT**

*DOCTRINE SPIRITUELLE*

Collection « Textes Spirituels » . . . . . \$ 0.25

**E. AUBERT DE LA RÛE**

*ST-PIERRE ET MIQUELON*

Collection « France Forever », 44 illustrations . . . . \$ 1.75

**ROBERT LAFRANCE**

*L'IRRÉELLE, roman*

« Il faut en recommander la lecture aux personnes qui ne détesteraient pas de voir Maurice Dekobra prendre de temps à autre le style de Delly » . . . . . \$ 1.50

*Parus dans la*

COLLECTION DES  
*Classiques de l'Arbre*

dirigée par le professeur Auguste Viatte

**VIGNY**

*Introduction et notes par Fernand Baldensperger*

1 volume de 200 pages : \$ 1.25

**MOLIERE**

*Introduction et notes par George Raeders*

2 volumes de 300 pages : \$ 3.00

**SOUS PRESSE**

RABELAIS. Auguste Viatte, *Université Laval*

BALZAC. Fernand Baldensperger, *Université de Californie*

HISTORIENS ROMANTIQUES. Roger Picard, *Université de Paris*

BEAUMARCHAIS. Jacques Schérer

**SUIVRONT**

LES ROMANCIERS REGIONALISTES. Pierre Brodin, *Lycée français de New York et Henri Brugmans, Cornell University*

LA FONTAINE. René de Messières, *Ecole Libre des Hautes Etudes,*

RACINE. A. F. B. Clark, *Université de Colombie britannique*

VOLTAIRE. Fernand Vial, *Fordham University*

VILLON. Marcel Raymond, *Montréal.*

MUSSET, Georges Raeders, *Lycée français, Rio de Janeiro*

LAMARTINE. Louis Allard, *Harvard University*

LA BRUYERE. Léon Wencélius, *Swarthmore College*

CHATEAUBRIAND, J.-M. Carrière, *Université de Virginie*

LES CONTEURS. Luc Lacourcière, *Université Laval*

BAUDELAIRE. Jean Le Moyne, *Montréal.*

BOILEAU, René Gautheron, *Université Dalhousie*